

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

APPELS DE L'ART

septembre - octobre 2000

38 F

L'art contemporain en région

Danse, corps et liturgie

Poésie et évangélisation

204

204 - 2000

SOMMAIRE

● ÉDITORIAL	
Le comité de rédaction	1
● L'abbatiale de Pontigny	
Rémy BALTHAZARD	4
● L'église St André de Bobigny	
André GIROUX	8
● L'art contemporain en région	
Alain CAROF	23
● Danse, corps et liturgie	
Gilles BOIERU	31
● L'art comme prière	
André GENCE	42
● La vocation poétique de l'homme	
André GENCE	45
● Poésie et évangélisation	
Marcel PERRIER	53
● SOURCES	
Peut-on représenter le Christ ?	62
● UN LIVRE - UN AUTEUR	
Le sens du beau (Luc Ferry)	67

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Évangile du Salut.

Lorsque le Comité d'orientation de la revue a envisagé ce numéro sur l'art, il y avait beaucoup d'audace de sa part. Quel message peuvent transmettre, à propos de l'art, des femmes et des hommes qui ont fait le choix de vivre les préoccupations quotidiennes de leurs contemporains, en priorité par le travail ?

Mais cela n'a rien d'étonnant ! À la recherche de justice et de lumière pour la vie des hommes, la Mission de France a toujours voulu, en connivence avec les mots de Malraux, « retrouver l'homme partout où nous avons trouvé ce qui l'écrase » (*Les Voix du Silence*, Éd. Gallimard, 1951). L'art est, à juste titre, ce lieu culturel où des artistes, faisant fi de nos limites apparentes et de nos fragilités, nous invitent au dépassement de nous-mêmes. Nous connaissons cette pensée de Pascal « *l'homme passe infiniment l'homme* ». Pour les chrétiens cette transcendance est offerte par le salut en Jésus-Christ. Pour ceux qui ne le sont pas, croyants ou non, le dépassement possible existe aussi. Les témoins en sont nombreux. Nous avons tous le suprême honneur de faire partie de notre commune humanité. Toute forme de dépassement est un appel à rejoindre la figure d'un homme devenant plus grand. D'où le titre de ce dossier : "Appels de l'art".

Les multiples formes de l'expression culturelle dans l'art nous invitent cependant à la modestie. Ce n'est pas la première fois que *La Lettre aux communautés* s'intéresse à ce sujet, d'autant que quelques-uns d'entre nous y ont consacré leur existence, en tout ou en partie.

Nous efforçant de donner la parole aux plus jeunes, nous avons demandé à Rémy BALTHAZARD de nous faire part de ses impressions de guide de l'abbatiale de Pontigny. Jean DEBRUYNE l'évoque si bien dans son poème "Quel est ce bateau blanc ?" dont nous vous donnons deux courts extraits. Ces pierres reflétant la lumière ont épousé les chemins de la Mission de France depuis 1954.

André GIROUX témoigne de la participation, en son temps, d'une équipe de la Mission de France à la construction d'une église nouvelle à Bobigny, en lien étroit avec la municipalité et ses habitants.

Nous allons ensuite dans le Limousin avec Alain CAROF, comme guide. L'art contemporain y est très présent. Il n'est pas l'apanage des régions riches.

Donnant la place qui convient au corps, n'hésitons pas à esquisser les quelques pas de danse qu'en professionnel, Gilles BOIERU nous propose. N'avons-nous pas à faire œuvre de création dans nos liturgies et nos rencontres ?

André GENCE nous invite à considérer l'art comme une prière. L'artiste y soumet la matière à l'esprit ; ce que l'on ne peut séparer de son autre regard sur la vocation poétique de l'homme.

Lui-même poète, Marcel PERRIER, évêque de Pamiers, nous éclaire sur le lien entre la poésie et la foi.

Avec Jean-Marie PLOUX, nous entrons dans la réflexion de JEAN MANSOUR DAMASCÈNE sur l'importance de l'icône pour rejoindre le Christ.

Nicolas RENARD rend compte du livre du philosophe Luc FERRY : *Le sens du beau*. L'art a sa place pour signifier nos existences.

Manque la musique qui accompagne si souvent les expressions de l'art. Le dossier de ce numéro est seulement entrouvert !

**Pour le Comité de rédaction
Pierre LETHIELLEUX**

Prochains dossiers :

- Dans un monde en mutation,
proposer la foi... (N^{os} 205, 206)**



Jean Toussaint, vicaire général de la Mission de France et directeur de la revue, a rejoint le sol de l'Algérie pour une nouvelle mission. Nous lui devons la rédaction de beaux éditoriaux à la fois pertinents, incisifs et clairs. Qu'il soit remercié au nom de tous les lecteurs.



Le nouveau directeur de la revue, nommé vicaire général de la Mission de France, est Jacques Purpan. Il prend le relais de Jean. Depuis son ordination, Jacques a effectué tout un parcours de l'équipe d'hôtellerie au Service Jeunes, puis au Brésil et dernièrement en Savoie. Sa participation à ces différents lieux de la vie des hommes enrichira le comité de rédaction en élargissant notre regard. Nous lui souhaitons, avec vous, la bienvenue.

Le comité de rédaction

L'abbatiale de Pontigny

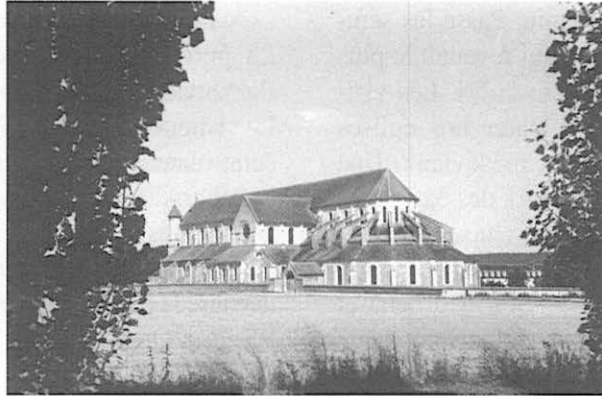
par Rémy BALTHAZARD

Le Service Jeunes de la Mission de France organise, chaque année, une formation de guides de l'abbatiale de Pontigny. Nous l'avons sollicité pour qu'un jeune guide nous fasse part de ses impressions lors de la rencontre des visiteurs des pierres de ce vaisseau.

Un an déjà... Eh oui, cela fait un an que j'ai découvert l'abbatiale de Pontigny et la joyeuse équipe de la Mission de France.

En visitant pour la première fois l'abbatiale, la magie a immédiatement opéré. On ne peut pas rester insensible à ce que Jean Debruyne a appelé le "bateau blanc". Attention, car on chavire tout de suite !

Le bâtiment est immense. On ne le dirait pas, comme cela, de l'extérieur. Mais quand on y pénètre, c'est la stupéfaction. La "splendeur de la lumière", soupire le visiteur... Tiens, c'est bizarre : la splendeur de la lumière n'est-ce pas la Vierge Marie, dont le chantre le plus admirable fut St Bernard ? Étrange coïncidence...



Je n'écris pas ici pour faire l'apologie de l'abbatiale, mais tout de même ! Les sensibles trembleront, pleureront, même s'ils n'ont pas la foi. Les autres, insensibles, ne diront rien, se retiendront de manifester leurs émotions (peut-être sont-ils des adeptes de la "Metasoia" ou Maîtrise des passions des moines byzantins !). Mais ce sont des dissimulateurs ! Le bâtiment leur parle, c'est indéniable. Aucun des visiteurs que j'ai accompagnés l'année dernière n'est demeuré totalement froid. L'abbatiale me par-

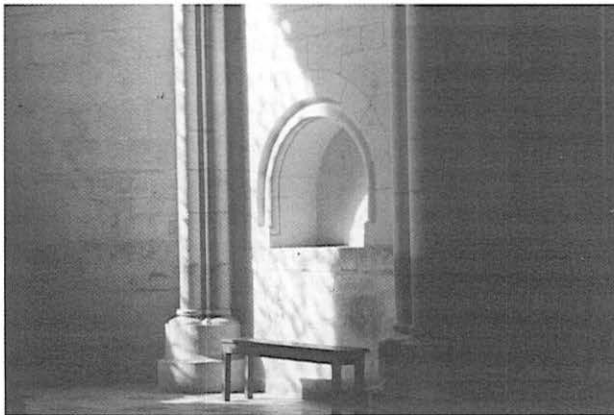
lait (eh oui !) : alors, il fallait que je fasse passer mon dialogue de privilégié au public.

Qu'ai-je entendu ? La souffrance des bâtisseurs, leur opiniâtreté, les efforts soutenus pour élever ce bâtiment destiné à la plus grande gloire de Dieu. Certes, sans doute,

le visiteur l'avait senti, puis intériorisé, mais le partage des émotions, qu'en faites-vous ? En fait, on fermait les yeux, on remontait ensemble le passé et l'on se retrouvait au milieu du XII^e siècle. Fermez aussi les yeux, lecteurs, et remontez avec nous à l'époque de la construction de l'abbatiale : ça y est, vous entendez des cliquetis, qui vont peu à peu se faire plus durs. Oui, vous y êtes : vous entendez les bruits des outils, les cris des hommes. Continuons encore dans le temps : et voici les chants des moines, installés dans les stalles, et encore les messes célébrées par les prêtres. Eh oui, derrière les pierres, c'est tout le monde intérieur qui parle.

Continuons notre chemin. Passé les sempiternelles questions ; celle qui revenait le plus souvent était celle concernant la foi. Les visiteurs étaient tentés de comparer nos églises modernes avec les bâtiments médiévaux. Une question revenait souvent : la foi des bâtisseurs du Moyen-Âge. Sous entendu : nos constructeurs n'ont plus la foi ! Ah, époque différente, pleine de fougue, de zèle : "Soli deo bona et gloria". C'était la manifestation du triomphe de Dieu sur cette terre.

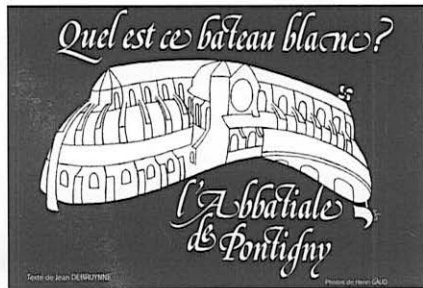
Triomphe, puissance de Dieu ? Des termes qui se rapprochent plutôt du baroque, du XVI^e siècle, du Concile de trente ! Car cette abbatale, contrairement au baroque, n'est pas "chargée", elle est... vide ! Quoi donc ? Oui vide, mais vide de... plein ! Ce vide remplit tous nos sens : la vie, l'ouïe (oh ! the "stand of silence" !), l'odorat, le toucher.



Finalement, c'est le mystère de l'invisible. La pureté, la "pauvreté" font la richesse de l'abbatale. Seule la blancheur de la pierre suffit. Le visiteur un peu imaginaire distingue dans cet éclat blanc les trois "blancheurs" de l'Église : l'eucharistie, la Vierge Marie et l'habit de chœur des moines.

Tout cela est finalement un jeu : décrypter derrière la pierre le langage des cisterciens et de l'Église. Quelle saveur !

Je suis intimement persuadé que l'on découvre Dieu si l'on "gratte" la pierre. La blancheur transfigure. Transfigure ? Ah, ceci fait penser immédiatement à un épisode de la vie du Christ. Et qui est-il ? La pierre d'angle, bien sûr ! Et sur la pierre, il a bâti une Église ! Finalement, c'est toujours une histoire d'Église et de pierres... ■



*Quel est ce bateau blanc
mouillé en pleine terre,
chalutier de prières
naviguant sur le temps ?
Quel est ce bateau là
et comment tu le nommes ?
Ce cargo de la foi
c'est l'homme !*

Jean Debruyne

*Viens habiter cette abbatale
viens habiter sous la tente
présent toujours absent
et toujours en attente.
Passe sur tes épaules ce grand manteau
de pierres
tout ce poids d'étoiles de visages et de pain
qui te libèrent.
Viens habiter ton corps
ton chant, ton geste et ton poème
et viens
viens l'habiter toi-même.*

Jean Debruyne

Extraits de "Quel est ce bateau blanc ? L'abbatale de Pontigny"
Texte de Jean Debruyne. Photos de Henri Gaud et Anne Soncarrieu. Mission de France, 1991.

L'église Saint-André de Bobigny

par André GIROUX

prêtre de la Mission de France

L'équipe Mission de France de Bobigny a eu sa part de responsabilité dans l'édification de l'église nouvelle Saint-André. Membre de cette équipe à ce moment-là, André nous retrace l'histoire de l'élévation de cette église. Le dialogue noué avec les différents protagonistes et les habitants de la cité mérite une attention particulière.

L'église Saint-André de Bobigny fut inaugurée en avril 1982. Évoquer ce qui a guidé l'équipe Mission de France dans le projet et la réalisation de cette église – il y a déjà près de trente ans – alors qu'elle a quitté les lieux depuis plus de dix ans, peut sembler une gageure.

C'est pourquoi je me tourne vers René Santraine, curé de la paroisse Saint-André et responsable de l'équipe Mission de France de 1964 à 1989.

Avec Jean Déchet et les autres membres de l'équipe, avec quelques laïcs partie prenante du projet, pendant près de vingt ans, par sa persévérance, il a su tisser des liens entre tous ceux qui ont conçu et réalisé cette nouvelle église. Avec son aide, je vais essayer de me remettre en mémoire, sinon les détails, du moins les grands axes qui furent les nôtres pendant cette période de l'élaboration des projets et de la construction de l'église Saint-André.

Notons que cet article n'est pas une description du monument ni une réflexion sur l'art. Il se contente de rappeler quelques traits :

- sur le contexte historique de Bobigny,
- sur l'histoire d'un projet d'église,
- sur l'histoire de la réalisation de ce projet.

• • •

1. Bobigny : de la forêt de Bondy à la Préfecture de Seine-Saint-Denis

1) De Charlemagne à Charles de Gaulle :

Vers la fin des années 700, le testament de dame Émentrude mentionne pour la première fois une église dans

un lieu-dit Bobigny, à l'orée de la forêt de Bondy, de sinistre réputation. Ce n'est qu'un hameau qui deviendra village et commune de la proche banlieue de Paris. Pourtant, jusque vers 1950, Bobigny, qui n'est qu'à deux lieues de la capitale, fait figure de commune sous-développée. Il est vrai qu'elle est enchevêtrée entre voies ferrées et canal qui l'enferment et l'isolent. À cette époque, plus de 100 maraîchers y exercent leur métier, regroupés autour du



vieux village et de son clocher. À la périphérie, des lotissements ouvriers feront de Bobigny un maillon de la Ceinture Rouge de Paris : en 1920, avec son maire, le bien nommé Clamamus, elle sera la première municipalité communiste de l'ancien département de la Seine. Elle le demeurera jusqu'à nos jours.

Vers les années 55-60, il y eut un plan de rénovation assez modeste et sans grande suite : visiblement Bobigny n'intéresse encore personne, et pourtant...

2) 1964, la citrouille se change en carrosse...

10 juillet 1964, coup de tonnerre dans le ciel parisien : Bobigny est choisie comme préfecture du tout nouveau département de la Seine-Saint-Denis, le "93".

Dès lors, les projets vont se bousculer comme on se bousculait encore aux derniers portillons du métro :

- construire une préfecture,
- construire une cité administrative,
- construire des équipements communaux, des logements, des écoles... et pourquoi pas, une église ?

2. Naissance d'un projet d'église

1) 1965, conférence au sommet

L'année 1965 voit l'arrivée complète de l'équipe Mission de France à Saint-André de Bobigny. Cette même année, les élections municipales portent à la tête de la ville un nouveau maire communiste, Georges Valbon, qui deviendra le premier président du Conseil Général de Seine-Saint-Denis.

Arrive également le premier préfet, Henri Bouret, homme très ouvert. Aussitôt, il tient à occuper le terrain, seul, au milieu des salades et des radis, comme le célèbre sous-préfet aux champs d'Alphonse Daudet.

Très vite, il faudra réfléchir sur l'avenir de Bobigny, car le "super préfet" chargé de l'aménagement de la région parisienne, Paul Delouvrier, fait part aux autorités départementales et communales d'un vaste projet monumental concernant la préfecture, l'hôtel de ville et la cathédrale.

Début 1966, on apprend que Paul VI, d'un grand coup de flabellum, éloigne les chimères de la cathédrale : il décide que le Père

Jacques Le Cordier, premier évêque de Saint-Denis-en-France, ira s'asseoir sur le trône du bon roi Dagobert. Comme ce trône, ou du moins sa copie est conservée à la Basilique de Saint-Denis, celle-ci devient ipso facto cathédrale du nouveau diocèse... Las ! il ne reste plus pour Bobigny qu'une simple église paroissiale.

2) *Pour vivre heureux, vivons cachés !*

Aussitôt un double consensus s'établit entre le maire et le curé :

- il n'est pas question de laisser enfermer dans le périmètre de la préfecture, ni l'hôtel de ville ni une éventuelle église paroissiale,
- c'est dans la cadre de la rénovation du centre-ville, rendue nécessaire par l'arrivée de la Préfecture, qu'il faut déterminer la place de l'église Saint-André.

Mais faut-il construire une nouvelle église ou rénover l'ancienne ? Cette dernière, construite dans les années 1760, n'offre aucun caractère architectural notable. Gravement endommagée à la guerre de 1870, elle sera mal

reconstruite en 1875. Depuis, elle ne cesse de se détériorer et il devient évident, pour la Municipalité qui en est propriétaire, "qu'il faudra faire quelque chose" à plus ou moins brève échéance, mais quoi ?

Pour sa part, dès son arrivée, l'équipe Mission de France engage des travaux à l'intérieur de l'église afin de la rendre propre et accueillante "pour les 10-15 ans à venir"...

Début 66, les projets d'aménagement du centre-ville commencent à voir le jour. Ce quartier sera le "pôle communal et culturel". Il comportera des îlots de tours d'habitation ouvrant sur des placettes, l'hôtel de ville, la maison départementale de la Culture, la bourse départementale du Travail, etc. Un centre commercial et d'autres îlots d'habitation sépareront ce pôle de celui des activités préfectorales. Le tout sera relié par une longue promenade d'arbres et de jardins, le Mail, réservé au cheminement piétonnier.

Dès lors, vouloir rénover la vieille église et l'intégrer dans un tel projet d'aménagement risque de coûter aussi cher que la construction d'une nouvelle église, pour un résultat sans doute décevant.

3) Parlez, parlez, il en restera toujours quelque chose...

Dès le commencement des travaux de la préfecture et des premiers aménagements du centre-ville, début 1967, la municipalité suscite des rencontres de quartier, des débats au sujet de tous ces projets, y compris celui de l'église. Elle souhaite donner la parole à ces gens qui habitent ce quartier et qui fréquentent son église, ne serait-ce qu'en passant devant. Nous avons participé à ces réunions. Nous avons essayé de créer un climat favorable dans l'esprit des gens, notamment parmi les paroissiens. Cette concertation a été marquée par la personnalité de Stephan Makowski. Paroissien et membre de la municipalité, il mit sa conviction d'homme politique et sa foi de chrétien à ce que l'église de Bobigny soit digne de la commune et de la paroisse.

Ce ne fut pas toujours facile :

- Il y avait ceux – croyants ou non – pour qui l'église était le symbole du passé, d'un passé révolu ou du "Passé" à sauvegarder
- Il y avait ceux – croyants ou non – pour qui l'église "c'était la maison pointue, et ce qui n'est pas en forme de croix et qui n'a pas de clocher, c'est tout ce qu'on veut mais pas une église"...
- Il y avait ceux – croyants ou non – qui voulaient du passé faire table rase : on rêvait alors d'un "espace cultuel et culturel" ouvert à toute religion, à toute famille d'esprit. Perspective séduisante, mais nous étions encore loin du temps des rencontres d'Assise...
- Il y avait ceux qui souhaitaient quelque chose de grand, de beau, mais surtout pas de béton... Et ceux qui voulaient bien d'une église, à condition qu'elle ne coûte pas un sou...

Et bien d'autres, bien d'autres encore.

C'est vrai, nous avons beaucoup parlé, échangé, pour que, peu à peu, on prenne conscience que les bâtiments communaux, s'ils doivent être fonctionnels, peuvent aussi apporter une note d'esprit et de cœur dans la vie quotidienne. À plus forte raison une église.

Dans cette concertation, la perspective du long mail d'arbres et de jardins a rallié de suite tous les suffrages. Elle a favorisé bien des avancées sur la qualité des aménagements du quartier.

Tout cela s'est forgé dans un climat parfois agité mais le plus souvent dans le calme, et même dans l'humour : ainsi, pendant plusieurs semaines, l'autobus 134 fut détourné de son nouveau parcours pour retarder la démolition de la dernière boulangerie où l'on cuisait le pain au feu de bois, un pain fort apprécié du maire et du curé !

Mais c'est bien de toute cette concertation qu'est née la nouvelle église, et tout ce cheminement se résume fort justement dans ces deux interventions faites le jour de son inauguration, le 25 avril 1982 :

La première, par Georges Valbon, maire de Bobigny :

« Il y a maintenant un peu plus de vingt ans que la rénovation du centre de Bobigny a commencé.

Ce nouveau centre d'une ville chef-lieu de département exigeait une nouvelle église.

Même restaurée, l'ancienne ne pouvait avoir

les dimensions de cœur et d'esprit qui étaient souhaitées. La reconstruire était donc bien la meilleure des solutions. »

La suivante, par le Père Guy Deroubaix, alors évêque de Saint-Denis :

« Dans une présentation de la Seine-Saint-Denis, Monsieur Valbon écrivait : "Ici, vivent et travaillent ceux qui sont le bien le plus précieux du pays, ceux qui font la beauté, ceux qui créent la richesse."

Oui, les hommes sont le bien le plus précieux de ce département et, pour eux, rien ne sera jamais trop beau. Pour eux, c'est-à-dire, concrètement : des enfants, des jeunes, des personnes âgées, des hommes et des femmes, tous sans exception. Tout ce qui touche à l'homme nous touche au plus profond, tout ce qui touche à l'essentiel de leur vie : solidarité, justice, liberté, amour, est indissociable de notre foi de chrétiens.

Il y a de belles églises de par le monde et dans notre département mais, je le disais récemment aux chrétiens de Bobigny : "La plus belle église, c'est l'homme".

C'est pourquoi, si cette église apparaît d'abord comme le signe de la rencontre des

chrétiens entre eux et avec leur Dieu, je souhaite qu'elle soit aussi, comme aujourd'hui, par notre assemblée, signe de la rencontre entre les hommes, signe du monde nouveau que nous voulons construire. »

Maintenant, il nous faut dire comment la réalisation de la nouvelle église Saint-André tente de traduire ces dimensions de cœur et d'esprit, et de répondre aux souhaits ci-dessus exprimés.

3. De la coupe aux lèvres : ou de l'élaboration d'un projet à la construction d'une église

Le choix de ce titre nous rappelle à l'humilité : Saint-André de Bobigny n'est pas la huitième merveille du monde.

1) Une église intégrée mais une église originale

S'intégrant dans la rénovation du centre de Bobigny, la réalisation du projet sera con-

fiée à l'un des architectes engagés dans cette rénovation : Marius Depont, réalisateur – entre autres – du nouvel hôtel de ville (1974), membre du PCF. Il a su assurer la cohésion de toutes les idées jaillies des débats dont nous avons parlé plus haut.

Lui-même n'étant pas croyant, il se met à l'écoute des gens et des chrétiens. Il se documente auprès des responsables d'Art sacré, des Chantiers du Cardinal. Il visite Saint-Benoît-sur-Loire, Ronchamp et bien d'autres églises, surtout en région parisienne : La Grande-Borne à Évry, l'église œcuménique à Meudon-la-Forêt...

Bientôt il est convaincu et il réussira à nous convaincre, nous, croyants, prêtres et laïcs, qu'une église n'est pas un simple monument parmi d'autres, qu'elle ne peut se réduire à n'être qu'un lieu de rassemblement pour les chrétiens, fût-il œcuménique. Une église doit s'intégrer à la ville mais sans perdre sa raison d'être : rappeler aux chrétiens qu'ils vivent dans la ville sans oublier que, dans cette ville, ils ont quelque chose d'original à manifester.

Dès lors, il veut construire une "église" et une église avec un cœur. Ce cœur, sans mauvais jeu de mots, ce sera le chœur, lieu

qui recueillera la montée des élans, des aspirations humaines, tout en disposant les esprits à accueillir ce qu'il y a de plus profond dans la vie et peut-être dans l'au-delà de la vie.

Pour exprimer cela, Monsieur Depont jouera sur la lumière et sur le mouvement de l'édifice :

- À l'intérieur de l'église, les deux murs situés sur les jardins – en angle presque droit – partiront de très bas pour s'élever et se rejoindre sur un signal vertical dressé à l'Orient, éclairé par trois fenêtres – nord, midi, couchant. Les deux murs traités en épis tamiseront, par les fentes situées entre ces épis, une lumière convergeant elle aussi vers le chœur. Aucun pilier ne coupera l'espace entre l'assemblée et le chœur de l'église.
- À l'extérieur, partant de ce signal élevé à l'Orient, le mur nord-ouest va venir raser le sol au niveau des jardins pour rebondir en une double flèche enveloppant, comme dans le pan d'un manteau, un espace circulaire situé sur le parvis d'entrée, à l'extérieur de l'église. Ce sera un espace d'intériorité, de recueillement.
- Pour l'ensemble, on construira au plus près des techniques industrielles utilisées pour la rénovation du centre-ville, tout en gardant l'esthétique des formes et des mouvements, avec le souci des couleurs et de la lumière. Après de longues semaines d'études et de dialogues, l'architecte présentera une maquette exposée dans un des salons du nouvel hôtel de ville. Après quelques discussions et quelques retouches, le projet fut adopté dans son ensemble.

2) Une église originale mais bien intégrée sur son territoire

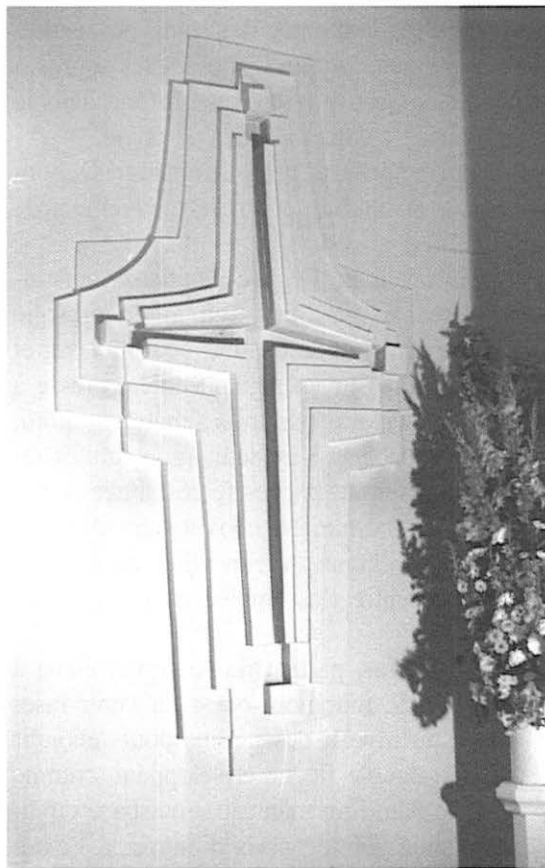
À ce stade, l'architecte fait appel à l'artiste. L'artiste, nous l'avons proposé à Marius Depont : c'est André Gence, peintre et prêtre de la Mission de France. Très vite, le courant passe entre les deux hommes. Pour le "signal du chœur", nous avons demandé à André Gence une de ces grandes croix murales, jeu d'ombres et de lumières, reliefs de vie surgissant des creux du tombeau, ces croix blanches dont il a le secret.

Et puis, l'autel, hommage à l'Esprit Saint... un autel mesuré au centimètre près pour que soit parfaite l'harmonie entre l'esprit du constructeur et l'Esprit du Créateur...

Inutile de dire, pour ceux qui connaissent André, qu'il ne s'est pas seulement intéressé au projet, il s'y est passionné. Il a provoqué de nombreuses rencontres, il a écouté un peu, il a parlé beaucoup, beaucoup... mais d'une parole féconde, permettant à des gens très simples de renouveler un regard de foi sur la création artistique, sur le langage des symboles... Ils sont encore nombreux à s'en souvenir aujourd'hui.

3) Le miracle de la multiplication des artistes...

André Gence intéresse au projet beaucoup d'autres artistes. Édouard Aymard, pour les émaux de la croix extérieure et du tabernacle ; André Longeon, sculpteur du centre de la France, qui livrera une Vierge en bois fort bien accueillie ; les services du département, qui dépoussièreront et rajeuniront le Saint-André, un bois doré du XVIII^e, et le Saint-



Croix d'André Gence

Fiacre, un bois coloré du XIX^e ; les services municipaux, qui remettront en état le beau chasublier du XVIII^e, en l'adaptant à la nouvelle sacristie ; les employés de la voirie, qui paveront le parvis d'entrée en récupérant les vieux pavés d'anciennes rues du quartier ; les jardiniers municipaux, et bien d'autres encore, sans oublier les ouvriers du bâtiment, qui sauront adapter les techniques industrielles aux exigences artistiques.

Mais la plus belle réalisation d'André Gence, à mon sens, ce sont les vitraux : tout un élan de couleurs s'élevant de la terre au ciel et redonnant à la terre la couleur venue d'en haut ! À l'origine, il n'y avait qu'un seul vitrail prévu pour l'espace de prière et de recueillement. Mais quand André proposa des dessins de vitraux pour remplacer les fenêtres de l'église, personne ne put résister : un supplément de crédit fut voté de suite. Cette œuvre d'André Gence, réalisée par les ateliers Loire de Chartres, dix ans après que j'aie quitté Bobigny, me laisse toute la nostalgie de cette lumière douce et joyeuse, changeante au fil des heures du jour et des saisons de l'année.

4) *Un beau dimanche de printemps...*

Les travaux commencèrent en 1980 par la démolition de la vieille église. Ou plutôt par un déménagement. Un beau dimanche de juin, après la messe de 11 heures, à travers les rues, on vit le préfet en exercice de Seine-Saint-Denis, présent à la messe ce jour-là, transporter sa chaise comme tout un chacun depuis l'ancienne église jusqu'à la salle qui allait servir d'église provisoire...

Une page était tournée. Ce qui faisait dire à Georges Valbon :

« Certains peut-être regrettent l'ancienne église Saint-André, et je comprends leur attachement. L'église n'est-elle pas, avec l'ancienne mairie, ce lieu qui a vu passer des générations de Balbyniens ? Et c'est avec un pincement de cœur qu'on l'a vue disparaître... Une église est morte ? une nouvelle église est ressuscitée, proche des hommes. Nous sommes fiers qu'elle contribue, ici dans le centre-ville, par ses qualités plastiques, à l'embellissement de la cité... »

4. *Et maintenant, comment l'église est-elle perçue ?*

Difficile de le dire quand on n'est plus sur place.

Dans les premiers temps on appréciait sa blancheur, son mouvement aux lignes courbes tranchant avec les cubes des tours environnantes. Modeste au milieu de ces tours, elle n'est pourtant pas ridicule, même vue d'en haut. Il faut dire qu'elle s'inscrit très bien dans la coulée verte du mail.

À l'intérieur, elle est sobre, presque monastique, se prêtant au recueillement par la demi lumière des vitraux, comme à la prière collective par un bon éclairage, la convergence vers le chœur et l'absence de pilier.

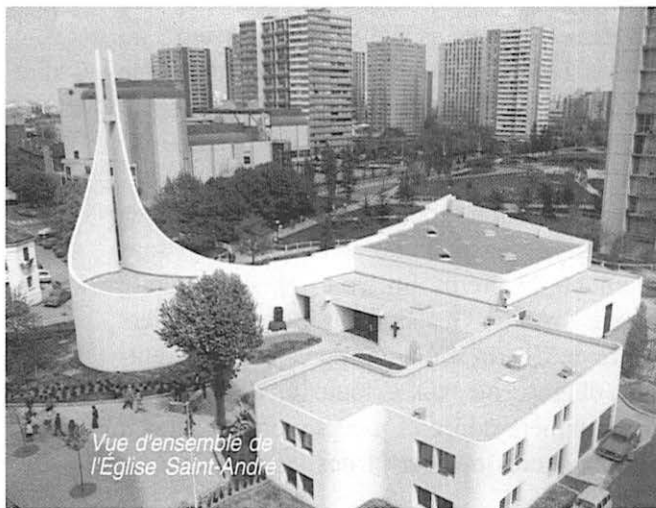
On a apprécié également qu'elle se situe à la même place que l'ancienne et surtout que quelques belles pièces du patrimoine aient été restaurées et mises en valeur.

Le voilier sur les vagues...

Vue depuis la terrasse de l'hôtel de ville, sur l'ondulation des arbres du mail, elle se présente "comme un voilier au-dessus des vagues".

Vue de la rue de l'Union, "la flèche ressemble à deux mains jointes tendues vers le ciel".

Vue du centre de Santé, le mur, "ce sont des enfants dansant la ronde en se tenant par la main, avec leur mère", la flèche. Ou encore,



le mur, "c'est une chenille qui devient papillon et s'envole", comme la flèche.

Ce sont des réflexions d'enfants de CM2, notées au cours d'une préparation de communion, en 1988. Il s'agit donc d'enfants de 10 ans, n'ayant plus aucun souvenir précis de l'ancienne église démolie en 1980. Je crois que ces réflexions montrent qu'une part du message symbolique est passée dans leur regard.

Ajoutons que ces mêmes enfants étaient en admiration devant les "vitreaux en clé de sol". Je vois dans ce rapprochement entre la couleur et la musique un signe de la qualité du message artistique.

Sans faire de comparaison absurde avec Pontigny, je ne peux m'empêcher de rapprocher les deux expressions "le voilier sur les vagues" et "le bateau blanc". Que des enfants aient trouvé cette image du voilier, n'est-ce pas une marque d'authenticité pour l'église de Bobigny ?

Le mur et la flèche

Le couple entre le mur et la flèche a fait réfléchir bien des chrétiens, et sans

doute d'autres gens, dans l'élaboration du projet. Qui mieux que René Santraine pourrait nous aider à entrer dans ce symbolisme ?

« *Ceux qui me connaissent bien savent que j'aime à dire que ce bâtiment a deux dimensions :*

- *l'une, horizontale, c'est le grand mur blanc qui court le long du mail : elle exprime la présence des chrétiens et leur engagement avec d'autres dans la construction de la ville. C'est ce que chacun de nous, croyant ou non, fait pour qu'il y ait plus de justice, de paix, de fraternité ;*
- *l'autre, verticale, c'est la flèche qui exprime, pour nous, chrétiens, l'appel que Jésus-Christ nous lance à vivre l'absolu de notre foi. »*

Et le béton ? tontaine et touton...

S'il vous arrive un prochain jour d'admirer les pierres magnifiquement restaurées de Notre-Dame de Paris, je vous invite, aussitôt après, à descendre dans le métro, à la

station Bastille, ligne n° 5, sur le quai "direction Bobigny" (comme par hasard !). Vous y verrez également de belles pierres : celles-ci vous rappelleront que la forteresse, rendue célèbre un certain 14 Juillet, n'était pas un château de sable ! Ainsi la pierre peut servir à bâtir des prisons mais aussi des cathédrales. Alors, le béton ne serait-il destiné qu'à élever des cages à lapins dans les banlieues parisiennes ou bien à dresser des murs de Berlin ? Le génie des hommes serait-il incapable de lui donner des lettres de noblesse ?

Chaque semaine, en me rendant d'Ivry au Perreux, je traverse la Seine entre les gares d'Austerlitz et de Lyon. À cet endroit, trois ponts enjambent le fleuve, presque côte à côte : le pont d'Austerlitz, en pierre, le viaduc du même nom, en fer, et l'avant-dernier pont de Paris, le pont Charles-de-Gaulle, en béton. Je ne fais aucune comparaison, je les admire tous les trois.

Certes le béton ne saurait rivaliser avec la belle pierre. Mais c'est un matériau de notre époque, le matériau de la rénovation de Bobigny. L'emploi du béton pour la construc-

tion de l'église Saint-André fut une nécessité autant qu'un choix, et sans doute un signe d'une Église discrète mais présente dans le nouveau Bobigny.

Pour l'église, on aurait pu recouvrir trente centimètres de béton d'un ou deux centimètres de pierre, comme cela se fait parfois pour certains immeubles dits par la suite "en pierre de taille". Le choix s'est porté sur la vérité du matériau : le béton brut.

Son austérité s'est trouvée tempérée par la couleur des revêtements, le jeu des lumières, les lamellés collés des poutres du plafond, le bois des planchers et du mobilier. Mais il tient sa place, une place essentielle : sans lui, pas de murs qui courent et qui dansent, pas de flèche qui s'envole, pas de lumière qui pénètre le chœur de l'église et le regard des fidèles.

Et demain !

Comme le rappelait André Gence, une œuvre d'art, c'est comme un accouchement : nous ne sommes pas propriétaires des enfants que nous mettons au monde.

Un exemple : nous n'avons pas voulu de croix sur la flèche de l'église, non pas pour cacher notre drapeau... mais pour essayer de rendre plus universel l'appel à la prière. Aujourd'hui, il y a une croix sur cette flèche. Elle n'a pas été mise par triomphalisme mais sans doute parce que les sensibilités ont changé. Pourtant nous savons que les chrétiens de Bobigny veulent garder ce double souci de prière et d'ouverture sur le monde. Des changements, il y en aura encore – je pense à l'espace de recueillement et d'intériorité sur lequel on pourrait écrire tout un article. Mais avant tout changement, il faut qu'il y ait concertation. Certes il y a maintenant des commissions d'Art sacré, les laïcs chrétiens ont de plus en plus de poids dans les partages et les décisions, mais il y a aussi les habitants des quartiers où s'implantent nos églises.

À Bobigny, n'appelle-t-on pas souvent l'église Saint-André "l'église Karl-Marx", du nom de ce quartier du centre-ville ? Tous les habitants qui vivent auprès de nos églises ont peut-être des choses à dire, et ils ont un certain droit à le faire puisque ces églises font partie de leur environnement quotidien. En

tout cas, l'expérience que nous avons faite pour la nouvelle église de Bobigny nous a montré toute la richesse d'une concertation la plus large possible.

Et pour conclure

Georges Valbon, ancien maire de Bobigny :

« C'est ensemble que nous avons pu bâtir une église qui, selon les chrétiens, est mieux adaptée aux réalités de Bobigny, aux réalités de notre époque.

Nous voulons que chacun dispose de tous les moyens pour s'exprimer et s'épanouir.

Trois ans après cette inauguration, cette exigence, bien entendu, demeure.

À l'heure actuelle où tant de misères, tant de difficultés ne trouvent pas de solution, l'image de cette heureuse collaboration s'impose et a valeur d'exemple.

Il faut donc qu'ensemble nous continuions, dans le respect de nos différences, d'apporter notre contribution à la construction d'une société plus juste et plus humaine, dans un monde de joie et de paix. »

René Santraine, ancien curé de Bobigny :
« Ce n'est plus l'ancienne église, avec tout ce qu'elle représentait d'histoire balbynienne, mais le fait qu'elle soit reconstruite au même endroit, n'est-ce pas un appel à vivre bien enraciné dans l'histoire du passé, mais aussi toujours prêt à vivre la nouveauté des événements présents ?

Nous voudrions bien que chaque Balbynien entrant dans cette église se sente chez lui parce qu'il aura été respecté dans sa recherche, qu'il soit croyant ou tout simplement en recherche d'un dépassement de lui-même. »

Et pour sourire

Vous serez sans doute très heureux d'apprendre que, sur le contrat passé en 1964 entre le diocèse de Paris, dont dépendait à l'époque Bobigny, et la Mission de France, il était spécifié qu'en aucun cas l'équipe MDF n'aurait à s'occuper de remise en état ou de construction d'église ! Quels pressentiments y avait-il alors dans la tête de nos grands responsables ? Dieu seul le sait et encore il n'en est pas très sûr. Et même s'il en est sûr, il ne nous le dira pas ! ■

L'art contemporain en région

Alain fait partie de l'équipe Mission de France de Haute-Vienne. Il réside à Peyrat-le-Chateau.

Passionné de sa région et de son développement, il nous découvre ici un des paysages inattendus du Limousin, terre de création.

par Alain CAROF
prêtre de la Mission de France

Autour du plateau de Millevaches, au cœur du Limousin, la surprise est souvent au rendez-vous ; elle ne vous laisse jamais indifférent. Dans un périmètre tout juste réduit à trois cantons ruraux de la France profonde, vous êtes stupéfaits et parfois décontenancés en découvrant les formes parmi les plus marquantes de l'expression picturale ou architecturale de l'art contemporain. Tout commence

à l'ancienne abbaye de Saint André de Meymac. Là, depuis plus de vingt ans sont présentées des rétrospectives de peintres et sculpteurs de renommée internationale : Cueco, Jacobsen, Sotto, Vasarely... Dans cette vieille et pittoresque bourgade d'origine mérovingienne, devenue au haut moyen-âge, l'une des cités du duché de Ventadour, des passionnés de l'art contemporain ont fait le pari "d'offrir la culture à domicile" à des limousins naturellement peu portés à la fréquentation des musées. Ils étaient des précurseurs.

En parcourant la montagne limousine

À 35 kilomètres de Meymac, en arrivant à Eymoutiers, sur les bords de la Vienne, vous serez saisis par l'espace muséographique consacré à l'œuvre de Paul Rebeyrolle. Dans une atmosphère toute feutrée et lumineuse, vous recevrez en pleine figure toute la puissance de vie et la force de

conviction de cette peinture rageuse, dérangeante et engagée pour crier la violence du monde. Cette cimaise est remarquable par sa qualité fonctionnelle et la sobriété de son architecture.



Paul Rebeyrolle est un des artistes majeurs de sa génération. Il est né en 1926 à Eymoutiers, où il a puisé son sens de la justice et son amour passionné de la nature. "Naturaliste", il peint tout ce qu'il voit : la nature, les choses et les hommes. Il utilise librement toute matière et tous matériaux usuels pour les ingérer dans sa palette de

couleurs. Sa peinture profère toute sa révolte libertaire et traduit la tendresse de son émotion devant la beauté de la nature. Travaillant et vivant dans un petit village bourguignon, en marge des coterie parisiennes, il est resté longtemps méconnu, hormis d'un petit cercle d'initiés. Aujourd'hui cette œuvre magistrale trouve sa consécration, avec l'exposition de soixante toiles à la fondation Maeght en juin dernier.

En 1995 il a fait don à la ville d'Eymoutiers d'une cinquantaine des toiles importantes qui jalonnent l'évolution et la prolifération de son œuvre. À charge pour la cité pelarde de créer un lieu d'exposition permanente. Ainsi, avec l'aide de l'État, de la Région et de l'Europe, l'Espace rebeyrolle est devenu un lieu incontournable de la peinture contemporaine. D'autant que cette exposition exige que chaque année soit organisée une confrontation de son œuvre avec un artiste de son époque. En cette année 2000, il nous offre les figures du monde fantasmagorique du peintre et sculpteur catalan Joan Miro. Chez l'un comme chez l'autre on retrouve la même capacité à s'affranchir de

toute contrainte dans l'utilisation ou la forme des matériaux : béton, bois, bronze, fer ou pierre.

Vassivière : un centre d'art contemporain

Encore 15 kilomètres à serpenter les contreforts du Millevaches et vous arrivez en vue plongeante sur le lac de Vassivière. Là, au beau milieu du lac, dans un cadre harmonieux de bois et de prés, votre regard se laisse surprendre par une grande nef de brique et de granit, prolongée d'un phare conique, non moins étonnant. Vous êtes au Centre d'Art Contemporain (CAC) de Vassivière. Bâtiment surprenant dans ce cadre verdoyant ; il a été dessiné par Aldo Rossi, le célèbre architecte italien de la mise en scène urbaine ! Si vous accédez à l'île de Vassivière il vous est impossible de l'ignorer. C'est un des premiers CAC construits dans la décennie 1980, pendant la période Lang au Ministère de la culture.

En dix ans ce centre d'art contemporain de Vassivière est devenu "l'image-phare de la politique conduite dans le Limousin en direction de l'art contemporain". Il ne se réduit pas à être une galerie d'exposition ouverte toute l'année. C'est aussi un lieu de création et de production permanente destiné prioritairement à la sculpture contemporaine. Il accueille en résidence des artistes, qui bénéficient d'un atelier et des meilleures conditions pour éveiller leur imaginaire dans un cadre paysager et une atmosphère d'une exceptionnelle qualité. Au terme de leur séjour ils sont invités à laisser une création pour agrémenter le parc de sculpture qui s'étend sur toute l'île, devenue un "lieu magique" du tourisme d'espace et de découverte du Limousin.

Outre cette incitation à la création, le CAC de Vassivière développe de nombreuses activités pédagogiques de formation et de sensibilisation à la création artistique. Un animateur spécialisé accompagne des classes de découverte ; quelque 3 000 en-

fants participent chaque année à cette expérience éducative. Un centre de documentation particulièrement développé et en lien étroit avec l'artothèque du Limousin permet à tous les visiteurs de s'informer ou de s'initier à toutes les formes d'expression de l'art contemporain. Enfin de nombreux colloques ou rencontres continuent de drainer vers Vassivière tout un public de connaisseurs. Il croise pendant la saison estivale des touristes souvent ébahis et peu enclins à suivre cette démarche culturelle. Mais la volonté ambitieuse de son directeur, avec une croissance de la fréquentation annuelle, le conduit à prévoir un projet d'agrandissement. Cette extension favoriserait les possibilités d'exposition et d'échanges avec d'autres structures, et l'ouvrirait sur d'autres domaines visuels de l'art tels que le cinéma, la vidéo, la danse ou l'architecture. Une proposition à retenir, et acquise semble-t-il auprès des pouvoirs publics, pour élargir le champ culturel du tourisme d'espace et de découverte.



Lac de Vassivière

Une volonté pédagogique

Lorsque vous quittez ce triangle du Mille-vaches et ces trois pôles d'excellence de l'art contemporain vous n'en avez cependant pas terminé avec la création contemporaine. Après ce périmètre inattendu et vraisemblablement unique en France, vous traversez d'est en ouest le département de la Haute Vienne pour rejoindre la petite sous-préfecture de Rochechouart aux confins de la Charente. La superbe et colossale bâtisse d'un château du XV^e siècle abrite l'une des plus importantes collections d'art contemporain en France. "Le musée départemental d'art contemporain" rassemble des ensembles représentatifs de la création contemporaine en Italie, Allemagne ou Grande-Bretagne. Un aménagement muséographique moderne ouvre de nouvelles salles à ces collections permanentes pour former et sensibiliser le public du département à la création artistique. Fonctionnant déjà depuis 1985, ce lieu, qui rassemble des œuvres spécifiquement créées pour ce lieu, favorise un dialogue fructueux et original entre un patrimoine architectural prestigieux et un art vivant.

En revenant à Limoges, vous pouvez vous rendre au FRAC Limousin (Fonds régional d'art contemporain). Là, dans ce cadre singulier des entrepôts de la société "Les Coopérateurs", une figure emblématique de l'histoire de "Limoges la rouge", des expositions temporaires donnent un aperçu des collections acquises par la Région en collaboration avec l'État au début des années 1980. Quelques 800 œuvres orientées surtout vers la photographie et la sculpture européenne participent à la diffusion des arts plastiques.

Après la création du FRAC à l'image des autres régions, le Limousin a souhaité marquer sa spécificité par l'impulsion volontariste d'une politique régionale en faveur de l'art contemporain. Bénéficiant déjà d'un certain nombre de pôles attractifs tels que l'abbaye de St André à Meymac, le musée de Rochechouart ou le Centre Jean Lurçat à Aubusson, quelques mois avant la naissance du FRAC, la Région créait le Fonds d'Art Contemporain du Limousin (FACLIM) pour associer d'autres partenaires, notamment des communes, à sa politique de soutien à la créa-

tion. Ce réseau de communes s'engageait à consacrer un franc par habitant de son budget annuel pour l'acquisition d'œuvres d'art. Aujourd'hui 56 communes adhèrent au FACLIM.

Dès 1986, les acteurs de ce projet dynamique ont souhaité mettre ce capital à la portée et à la disposition de toute la population régionale. Ils ont créé l'Artothèque du Limousin. Elle fonctionne comme une bibliothèque, puisqu'elle donne la possibilité d'emprunter des lithographies, sérigraphies ou gravures choisies parmi les multiples courants de la création picturale des quarante dernières années. Elle a d'abord visé le public de l'Éducation Nationale pour lui offrir une approche très diversifiée des arts plastiques. Avec trois mille œuvres, elle est le fonds le plus important de tout l'hexagone. Mais ce qui fait toute son originalité dans cette région fortement rurale, c'est sa diffusion dans l'espace. Elle a créé quatre relais de diffusion en Corrèze à Tulle, à Guéret en Creuse, en Haute Vienne à Limoges et sur le Plateau de Millevaches au pôle de documentation du CAC de Vassivière. Ainsi chaque

relais avec son public et ses orientations contribue par des prêts aux collectivités, aux établissements scolaires et aux particuliers, à la diffusion des estampes originales de cette exceptionnelle collection. À Guéret c'est l'espace Fayolle en charge du développement culturel de la ville ; à Limoges la Bibliothèque francophone multimédia offre à ses 35 000 lecteurs un fonds régulièrement renouvelé de quelques 200 œuvres sur papier. À Tulle c'est Peuple et Culture, ce mouvement d'éducation populaire riche d'une expérience de médiation pédagogique créative. Dans son souci de faciliter le contact avec tout public et de mettre l'art à la portée de tous, il a créé un artobus pour aller à la rencontre de la population de l'espace rural profond de la Corrèze.

Limousin terre de création

À toute cette pléiade d'acteurs, de structures et d'institutions au service de la création artistique contemporaine, il conviendrait d'ajouter le Centre Régional des Arts du Feu et

de la Terre (CRAFT). Créé plus récemment, en 1993, il s'est placé en médiateur pour ouvrir les écoles nationales d'art décoratif (ENAD) de Limoges et Aubusson à la création contemporaine aussi bien qu'à l'industrie. Pourquoi les émaux, la porcelaine ou la céramique dans cette galaxie contemporaine ? Alors qu'ils appartiennent au patrimoine prestigieux de l'histoire de Limoges et de la Région.

Avant de répondre à cette question, d'autres viennent spontanément à tout esprit curieux. Que signifie cet engouement généralisé pour la création contemporaine ? Pourquoi cet engagement important et constant des pouvoirs publics pour l'enraciner dans la culture locale depuis une vingtaine d'années ? Retenons déjà le point de vue du Président du Conseil Régional. Il l'exprime en 1989 dans "Hexameron", le magazine officiel de l'investissement culturel. « *Nous sommes attachés à la création parce que nous pensons que la vocation d'une Région n'est pas seulement de "consommer" des "produits culturels" créés ailleurs. Il ne doit pas y avoir de lieux privilégiés ayant le monopole de la création. On peut créer en Li-*

mousin, sans repli sur soi ni prétention excessive, mais avec le sentiment que nos créateurs peuvent apporter une utile contribution à la vie culturelle de notre temps. Car nous voulons être de notre temps. » Dans cette même publication, deux autres acteurs de la politique culturelle parleront « *d'engager le Limousin dans la voie de la modernité* » et diront que « *tout ce qui renforce la présence de la modernité correspond à une nécessité pour le département* ».

Depuis des lustres la classe politique limousine entretient un débat récurrent sur la "Modernité". Tantôt celle-ci est vécue comme un obstacle insurmontable. On stigmatise alors l'image d'une région géographiquement enclavée, handicapée par une démographie vieillissante et en déclin, de surcroît tributaire d'un tissu économique fragile et figé : en 1996 comme en 1986 elle génère le plus faible taux régional de la richesse nationale (1 % du PIB).

Pour d'autres, à l'inverse, la modernité est un marqueur de l'identité limousine. Petite par sa taille, la région est mieux placée que d'autres pour faire valoir la singularité des

atouts de ses territoires et de sa culture. À ce titre et depuis plusieurs années, elle favorise la création et l'innovation dans l'ancrage de ses traditions locales pour les faire accéder à des pôles d'excellence scientifique et technique. Les domaines entre autres de la céramique ou de la génétique bovine s'inscrivent dans cette perspective. Cette alliance de la tradition et de la modernité ne serait-elle pas aussi le creuset des racines de l'art contempo-

rain ? Les savoir-faire des métiers d'arts appliqués de l'architecture, des émaux, de la porcelaine ou de la tapisserie ont laissé depuis longtemps une empreinte profonde et originale dans la culture limousine. Par ses choix en faveur des expressions multiformes de l'art contemporain, la classe politique ne cherche-t-elle pas de nouveaux chemins pour ouvrir le Limousin aux risques de l'accueil et de la créativité ? ■

Danse, corps et liturgie

par Gilles BOIERU

Gilles BOIERU est danseur et aujourd'hui assistant d'un grand chorégraphe.

Il participe à l'École pour la mission.

Il livre ici ses réflexions de danseur et de chrétien.



Beaucoup s'accordent pour reconnaître que la Danse est l'art de cette deuxième moitié du vingtième siècle... Plusieurs publications religieuses me font faire cette remarque : un reportage sur le pèlerinage des étudiants à Chartres (*La Croix*, 03/05/2000) titre : "4 000 pèlerins..." *on a dansé dans la cathédrale à la fin de la cérémonie...*» Pourquoi à la fin et

non pendant ? Un journal diocésain donne des échos d'une rencontre avec un animateur liturgique au cours d'une "soirée fête", en sous-titre le refrain maintenant célèbre « *Jubilez, dansez de Joie* »... un jeune participant s'interroge : « *On peut danser dans une église ?* » (Edy p. 296)... Il y a quelques années, le guide des Vocations dans l'Église (*Fêtes et Saisons*, Février 1993) proposait parmi les cinq photos illustrant l'article intitulé "*Qu'est-ce que la vocation ?*" l'image d'une danseuse ajustant ses "pointes"... Que vient faire pareille illustration pour ce propos ? Les Chrétiens, et en particulier l'Église catholique, se souviendraient-ils que leur Dieu se révèle en dansant ? Ou serait-ce pour tenter un coup de rajeunissement en sollicitant un pas de danse... ? Dans le domaine profane, la ville de Lyon, dans sa campagne de promotion, offre en pleine page dans tous les quotidiens nationaux une danseuse exécutant (maladroitement) une arabesque avec en fond de décor d'un côté le studio de l'opéra de Jean Nouvel et de l'autre le décor des traboules anciennes. La Danse serait-elle l'art qui permet à la modernité et à la tradition de ne faire qu'un ?

Voici un dernier flash : ayant participé il y a quelques mois à la messe chrismale du diocèse de Paris au Parc omnisports de Paris-Bercy, je retiens l'image de jeunes confirmands venant entourer leur évêque lors de la bénédiction du Saint-Chrême. Au milieu de cette longue et lente procession, je découvre un jeune handicapé atteint de trisomie, heureux d'être ici à tel point qu'il agite les bras... Il semble même qu'il essaye d'entraîner dans sa "danse" ses voisins qui eux demeurent figés. Le rite continue laissant ce signe impromptu de côté.

Dieu et la danse

Le cœur du danseur que je fus, aujourd'hui devenu assistant d'un chorégraphe mondialement connu et reconnu, ce cœur se serre. Remonte à ma mémoire cette phrase de Matthieu : « *Le royaume de Dieu ressemble à des gamins sur la place du village, jouant de la flûte et personne n'a voulu danser.* » (Mt 11, 16-17).

Comment se fait-il que Jésus de Nazareth emploie cette image ? Plus avant, nous

découvrons que Dieu lui-même viendrait danser au milieu de son peuple : « *Ce jour là, on dira à Jérusalem : Sois sans crainte, Sion ! Le Seigneur est au milieu de toi, vaillant Sauveur ! Il exultera de joie pour toi, il te renouvellera par son amour, il dansera pour toi avec des cris de joie comme aux jours de fête !* » (Sophonie 3, 16-17). Combien de fois ai-je fait oraison à partir de ce texte ? Si Dieu lui-même se fait Danseur, pourquoi refusons-nous l'invitation à son pas de deux ?...

Résonne en écho une phrase de Nietzsche : « *Je ne saurais croire en un Dieu qui ne saurait pas danser.* » (Ainsi parlait Zarathoustra). Le même homme, vers la fin de sa vie, signait toutes ses correspondances par "*Le Crucifié*".

Pourquoi mon Église reste-elle de marbre face à toutes ces citations ? La liste en est longue dans les deux Testaments. La danse est l'art le plus cité dans la Bible avec huit verbes différents pour la nommer. Qu'en avons-nous fait dans nos expressions de Foi ? Nous l'avons mise au placard. La liturgie devrait être pourtant un des lieux où le corps du Christ rassemblé pourrait em-

boîter le pas... Les Pères de l'Église (Grégoire de Naziance, Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe, Ambroise, Jean Chrysostome, Augustin, Théodoret... et même Bernard de Clairvaux) vont même plus loin en qualifiant le Christ de "Chorège", c'est-à-dire aujourd'hui de premier danseur : non pas celui qui crée, mais celui qui est en première ligne et donne, insuffle le tempo des pas chorégraphiés.

Plusieurs danseurs me disent : « *À quoi servent tes recherches ? De toute façon, tes curés n'aiment pas les danseurs, ton Église nous rejette* »... et en bouquet final, on nous ressort toujours et encore aujourd'hui l'excommunication de Molière, homme de théâtre et de danse. Nombreux sont ceux qui ont lu la lettre de Jean Paul II adressée aux artistes en 1999. Mais que deviennent les danseurs ? L'Église a un regard bienveillant sur les arts cités : peinture, sculpture, musique, littérature, cinéma et c'est tout. Pas un mot sur la danse ni allusion à une quelconque chorégraphie. À ce que je sache le cinéma n'est pas cité dans la Bible, alors que la Danse, excusez du peu, y est sans cesse présente. Prenons nos livres

d'office, *Prière du Temps Présent*, et comptons, ne serait-ce que dans les Psaumes, toutes les mentions où l'homme n'a pas d'autre langage que la danse pour s'exprimer et entrer en relation avec ce Dieu danseur. Alors pourquoi ce sentiment de laissé pour compte ? Même l'Institut des "arts" dits sacrés à l'Institut Catholique de Paris ne propose aucune piste de réflexion en ce domaine. Sachez que nous en souffrons. Si vous saviez ce que l'on peut vivre dans notre corps qui est notre instrument de travail !

Le danseur, "à la fois none et boxeur"

Tout jeune à Mudra, j'ai eu la chance de bénéficier de la présence des grands noms de l'art de ce siècle. L'un d'eux, deux ans avant sa mort nous livrait le fond de sa pensée : « *Pour moi, l'artiste le plus complet est le danseur, car il est à la fois une "none" et un "boxeur".* » Cette expression sortait de la bouche même de Sir Charlie CHAPLIN. Comment avait-il pu percer au plus profond de notre intérieur ? (cf. la célèbre variation de la

danse des petits pains dans son film "*La rue vers l'Or*").

Le Danseur = une "None"... Danser c'est comme entrer dans l'histoire d'un institut religieux avec sa tradition qui est un peu comme la barre de danse où chaque jour nous suons eau et sang. Cette barre devient aussi notre colonne vertébrale, un peu comme la règle qui régit la vie d'un ordre ou d'une congrégation. C'est aussi le miroir qui nous corrige et non le chorégraphe. Ce miroir est un peu le regard de la communauté : il nous éprouve et nous renvoie une image qui nous pousse à ce dépassement.

Le Danseur = un "Boxeur"... Chaque jour c'est un combat sur les courbatures, là où cela fait mal et très mal. Si vous n'êtes jamais passés par là, vous ne pouvez pas imaginer ce que cela représente comme souffrance, comme abandon, comme renoncement (et je pèse bien chaque mot).

Dans le milieu artistique, la quasi unanimité se fait sur les danseurs. Tous savent jusqu'où l'on peut toucher le très fond et atteindre le très haut, car la chorégraphie est une relation d'amour. Elle se fait à deux. Le

chorégraphe devient danseur et le danseur devient chorégraphe. Le nombre d'heures à faire, refaire, défaire, toujours recommencer, voir ce qui n'est pas vu, entendre ce qui n'est pas dit. Patrick DUPOND dit mieux que moi du travail de Maurice Béjart : « *Son travail consiste à déshabiller le corps du danseur, à le débarrasser de sa carapace pour exposer son âme, dévoiler sa richesse et sa folie intérieure, exploiter les moindres de ses ressources, repousser toujours plus loin ses limites, afin d'embarquer le spectateur dans un voyage vers des régions où le langage est universel, où règne une lumière de vérité qui éblouit sans aveugler.* » Permettez que je pose en écho cette citation du prophète Jérémie : « *Jeunes et Vieux sont invités à la danse.* » (Jr 3,14-17).

Danseurs, nous sommes entrés un instant dans la vie d'autrui. Récemment en Afrique du Sud, nous sommes tombés par hasard, par providence, sur une vingtaine de jeunes danseurs des Townships du Kwazulu-Natal. Ils n'avaient que leurs danses pour conserver une espérance. Là où ils résidaient ce n'était que violence.

Danse et liturgie

Plus j'avance dans des recherches en liturgie, plus je me rends compte qu'un patrimoine important concernant la danse est laissé à l'abandon. L'Église a du mal à libérer la danse des peurs et interdits touchant au corps et à la nudité. Il y a bien quelques essais heureux ou malheureux. Mais pourquoi s'obstiner à limiter une expression gestuée à la liturgie des offrandes : ce n'est justement pas le lieu. On me rétorquera que dans tel pays cela se pratique. Bien, mais alors que l'on n'oublie pas que toute la liturgie du rite d'accueil jusqu'au rite d'envoi est dansée, comme tous les événements importants de la vie. Nous, Français de France, et je mesure cette expression, nous pourrions aller chercher dans le patrimoine européen, par exemple chez une certaine Julienne de Norwicht, ou La Madre d'Avila et même chez Thérèse de Lisieux puisque nous sommes là sur les terres de la MDF. Je suis convaincu que la place la plus adaptée pour une expression de ce type serait le lieu de l'Anamnèse où la réponse est donnée en assemblée. Il nous faut revoir cette

montée Eucharistique où ce Christ qui est Pain et non dans le Pain, est présent au milieu de son peuple, qui dansant à nouveau au plus profond du mystère que détient l'Église. Il fait plus que de nous prendre par la main, il est dans nos mains ; alors pourquoi retenir nos corps souvent contristés par de faux rites, de fausses mines défaites.

Je repense à un autre Père dans la Foi : Dom Helder Camara. Nous étions en train de bâtir une chorégraphie sur l'un de ses textes "*Une messe pour le temps futur*" où des robots allaient faire redécouvrir aux hommes leur humanité. Étrange que ce petit homme, tout rabougri, ait couché de telles paroles sur le papier. Lors d'une énième répétition, au cours d'une variation difficile, emporté par l'élan de la musique et des danseurs... il s'est levé avec le poids de ses années et s'est mis à entrer dans la danse avec l'aisance que tout Brésilien a dans la peau dès son berceau et jusqu'à son cercueil. Nous, professionnels de cet art, nous étions sciés : par quel souffle d'esprit, du tac au tac, un pasteur et son peuple se retrouvaient-ils unis, chacun avec ce qu'il était et là où il en était ?

J'aurais aimé que ceux avec qui j'ai cheminé dans l'Église puisse voir cela. Les mots me manquent : je ne sais pas écrire, je ne sais que chorégrapier, c'est-à-dire voir ce que peu de gens vont rencontrer. Oserais-je dire que la chorégraphie est gestes, attitudes, sorties de

l'anonymat et de la banalité du quotidien ? Nous les mesurons

et restituons sur une portée musicale, sur des dissonances propres à l'harmonie, sur un souffle, sur un silence. Dans une autre création, nous avons comme argument le mot de révolution qui contient rêve et évolution. L'art ne devrait-il pas en partie donner du rêve pour chasser le cauchemar ? Nous essayons de sortir la danse des opéras ou des grands théâtres pour rejoindre des places, des lieux chargés d'histoires, des lieux où pauvres et riches sur les cinq continents n'ont jamais osé esquisser un pas de danse, si ce n'est par accident.

Un accident ! Justement prenons Michel-Ange. Avez-vous remarqué que son David à Florence n'a pas la même posture que les croquis conservés dans un petit carnet exposé à la bibliothèque du Vatican ? Que s'est-il passé

entre la conception et la réalisation ? Notre maître s'est rendu compte que son bloc de marbre avait un sens avec des lignes (des lignes de vie). Il vit cela. S'il allait à contre sens, ce bloc serait devenu un tas de cailloux. Il a pris le temps de toucher avec les yeux, avant de toucher avec le burin et la masse. En studio, nous appelons cela des accidents. Avec un danseur nous n'arrivons pas à lui faire faire ce que nous avons pensé, et au bout de quelque temps nous disons : « *Reste, garde-le comme cela* » et c'est ce qui va faire de ce "hors-d'œuvre" peut-être un "chef-d'œuvre". Il me revient en mémoire de longs échanges avec le P. Jacques Michiels, aumônier des artistes à Bruxelles, aujourd'hui décédé. Il m'avait sollicité pour une contribution à un colloque. Voilà ce que j'avais commis pour lui répondre.

Rendre visible l'invisible

Notre vie spirituelle selon ses traditions est un peu du même tenant. Nous sommes donc appelés à être des artistes de nos jour-

nées, c'est-à-dire à faire émerger au cœur du quotidien ce qui fait notre essentiel. Au-delà des apparences, le danseur fait éclore une vérité à un niveau de réel plus profond que celui de nos conditions de vie les plus immédiates. La vérité ne consiste pas seulement à dire des choses vraies, justes. Elle est exploration au plus profond de nous. À travers les civilisations, on retrouve des courants de pensée qui tendent à prouver que l'important de l'homme est soit son corps, soit son esprit : matérialisme, sensualisme, idéalisme, jansénisme, spiritualisme... dualisme. Un fossé s'est creusé entre corps et âme, chair et esprit. Comment retrouver l'unité, la cohérence fondamentale de l'homme ? La liturgie fait de temps en temps appel aux arts pour exprimer sa louange à un Dieu incarné. Rendre visible l'invisible, c'est le rôle du culte : faire vivre l'invisible, exprimer la foi. Le corps pour sa large part, c'est l'homme qui s'extériorise ; c'est ce qui me relie aux autres et au monde, ce par quoi je m'exprime et du coup, je prends conscience de moi-même. Un sage a dit : « *La danse rend le dieu présent et l'homme puissant* ». Confucius dit « *montrez-moi*

comment danse un peuple et je vous dirai si sa civilisation est malade ou en bonne santé ». Livingstone raconte que le Bantou rencontrant un étranger ne lui demande pas : « *Qui es-tu ?* », mais « *Qu'est-ce que tu danses ?* »

Par la danse s'affirme et se constitue l'unité de l'homme avec son milieu, de l'individu avec le groupe, du corps avec l'esprit. La danse élimine la particularité individuelle, anecdotique, pour ne retenir que l'essentiel et exprimer, par des mouvements plus puissants et plus rythmiques que ceux du quotidien, la participation à la "surnaturelle nature" ; c'est ce que nous appelons la "ligne pure". Tout le mouvement du corps ne fait qu'un avec le mouvement psychique. Le physique et le spirituel ne sont pas deux domaines séparés, mais deux aspects d'une même réalité. Il en est de même de l'acte sensuel. Le christianisme ne l'admet que s'il est entouré de toutes les garanties pour qu'il soit un acte affectif et spirituel. L'Église a peur de nous, les danseurs. L'angoisse de la mort, le désir, l'amour, la Foi, l'émotion, la beauté :



cela ne se démontre pas. Toute expérience humaine, la danse peut l'exprimer. Elle devient communication de l'extase ; elle est pédagogie de l'enthousiasme, sentiment de la présence de Dieu et participation à l'être de Dieu : c'est de l'ordre sacramentel.

Paul VALÉRY écrivait : « *La danse est, à mon sens, bien plus qu'un exercice, un divertissement, un ornement, un délassement social ; c'est une chose sérieuse et à certains égards, même une chose sacrée.*

Chaque époque ayant compris le corps humain ou ayant du moins perçu quelque chose du mystère de cette structure, de ses ressources, de ses limites, des mélanges d'énergie et de sensibilité qu'il contient, a cultivé, vénéré la danse. »

De nos jours, une foi festive est prête à célébrer dans la chair et à se réjouir du fait que ni la "sensualité" de la danse, ni la mondanité de telle ou telle partition, n'en font des moyens impropres à louer Dieu. Je pense que certains qui ne peuvent pas dire une prière peuvent encore être capable de la danser. Affirmer cela n'est pas une figure de rhétorique.

C'est reconnaître que la danse n'est pas un moyen d'exprimer gestuellement une idée ou une intuition d'abord pensée en mots ou en images. La danse est littéralement une façon de penser avec le corps, une forme d'expression et de symbolisation qui bien que longtemps négligée comme telle dans notre société est maintenant discutée.

Nietzsche affirme : « *Le diable, c'est l'esprit de pesanteur* ». Dans le sillage de Bernard de Clairvaux, un mystique dit : « *Jésus est le maître des danseurs. Il y met grande habileté, il se tourne vers la droite, vers la gauche, tous doivent suivre son preste enseignement.* »

Des gens qui ont rejeté les idées chrétiennes sous leur forme didactique peuvent quelquefois y acquiescer dans la fête... Des gens qui ne peuvent espérer deviennent capable de rire.

Danser, c'est penser avec le corps

Depuis le fond des âges, la danse est un "art sacré". La danse était pour l'homme le moyen naturel de se mettre au diapason des

puissances du cosmos. Le mouvement rythmé donnait la clé qui permettait tout à la fois de créer et de réintégrer "les formes rêvées", le moyen donc de rester en contact avec les sources de la vie. Les dionésies furent les premières formes rituelles de la chorégraphie. Tout pour les hommes était occasion de danser. Le mouvement de la danse leur apportait un approfondissement de leur expérience. Avant que la danse ne s'épanouisse en un rite religieux délibéré, elle est une libération rythmique d'énergie, un acte d'extase. Sous quelque forme qu'elle se présente, la danse vise toujours à approcher la divinité. Et c'est en tant qu'acte de sacrifice, par quoi l'homme s'en remet à Dieu ; la danse est abandon total de soi. Car le corps saisit la transcendance sans intermédiaire. L'homme entre en contact avec le plus profond de son être. Son enveloppe physique dissimule et exprime sa spiritualité.

En dansant, l'homme transcende la fragmentation, ce miroir brisé dont les morceaux représentent les parties dispersées du tout ; et le temps de la danse, il ressent à nouveau qu'il ne fait qu'un avec son propre moi et

avec le monde extérieur. À ce niveau d'expérience profonde, l'homme ressent, découvre, dans l'épreuve de l'élan et de l'extase, le sens d'une appartenance universelle, le sens de la totalité de la vie. Dans *Totalité et infini*, Emmanuel LEVINAS, en tant que philosophe, esquisse dans un court passage ce propos.

Toute apparition de la Puissance que l'homme désire adorer, s'exprime dans l'âme par un choc profond qui se transforme en mouvement. La crainte est transformée en enthousiasme. L'intelligence n'est pas l'instrument qui peut nous faire découvrir la dimension mystérieuse de l'existence, comme l'œil, elle ne peut concentrer sa vision que sous des fragments infinis du réel. Seule la mémoire est capable de mener à bien la synthèse.

Aujourd'hui encore, le rituel, la théologie, la spiritualité et son ascétisme ont contribué à la répression des mouvements spontanés et la danse est devenue tabou ; elle n'a plus été tenue que pour une manifestation dangereuse, clandestine et néfaste. Avec le développement progressif de la réflexion et de l'intelligence, la spontanéité a diminué. Mais

le temps n'est-il pas venu de réintégrer dans la liturgie chrétienne l'art de la Danse ? Les difficultés de l'entreprise ne devraient pas nous faire "baisser les bras".

De la danse et de l'Église

S'il est aujourd'hui avéré que la Danse est l'art de cette deuxième moitié du vingtième siècle, il serait temps de nous y mettre. Néanmoins, je me rends compte du peu de contacts que les artistes entretiennent avec l'Église. Il faut des prêtres pétris de cette spiritualité pour établir ce contact plus facilement que ne le pourrait un laïc. Cheminer dans des rencontres qui pourraient susciter des artistes de disciplines différentes avec les communautés, ce serait faire Eucharistie. Des liens d'amitiés pourraient se créer. Le danseur qui vit parmi d'autres les choses en profondeurs, les ressent avec une telle intensité qu'il établit d'une certaine manière un contact avec le sacré.

Pour terminer cette contribution bien sommaire, je voudrais donner ici un exemple qui illustre particulièrement le propos de ce

numéro de la *Lettre aux communautés*. Je connais un couple de danseurs qui s'est un jour vu obligé d'abandonner la danse pour des raisons d'ordre financier – vous savez que pour le moment, la situation matérielle des danseurs est souvent catastrophique, même pour les plus grands. Après avoir changé de métier, ils reviennent tous deux à l'Église par besoin, m'ont-ils dit, « *de garder le contact avec le sacré, alors qu'avant, la danse nous tenait lieu de religion. La vie professionnelle est vraiment trop plate et ne peut répondre à cette attente.* »

Il y a du chemin pour que nos sacristies deviennent loges, que nos communautés deviennent studio, que nos chœurs deviennent l'espace où Dieu vient danser au milieu de son Peuple, où son Christ-Chorège nous entraîne à sa suite et remette une nouvelle fois en nous son tempo, son Esprit. Car c'est un

corps qui parle. L'incarnation ne s'achève-t-elle pas dans une danse ? L'écartèlement sur la croix, son élévation (cf. saint Jean), passage et grand saut vers l'Éternité. « *Depuis le jour du sang versé, vous savez bien que tout est Grâce* » ; nous devons de célébrer avec tout son Esprit et son Corps. Je reconnais qu'en ce monde d'incertitudes, il nous faut passer d'un lieu où parler de Dieu était évident à un autre où ne pas le nommer était normal. Pourtant il y a bien des choses à dire malgré le poids de l'histoire. En 1378 un concile régional interdisait la danse dans toutes les églises du diocèse. Merce Cunningham dit : « *Je pense à la danse comme une constante transformation de la vie même.* ». Je crois qu'il faut offrir et partager aux gens ce lieu de transfiguration que permet la danse ; ils pourront alors mettre une cathédrale debout ! ■



L'art comme prière

André est artiste peintre. Il a son point d'attache à Marseille. Il voyage aussi à l'occasion de manifestations artistiques.

Le 18 février 2000, lors du symposium international sur "l'Église et l'Art", dans le cadre du Jubilé des artistes, il a donné à Rome son témoignage personnel sur *L'art comme prière*. Nous reproduisons son intervention que nous faisons suivre d'une contribution sur *La vocation poétique de l'homme*.

par André GENCE
prêtre de la Mission de France

L'Art réalise la demande du Pater "Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel !" Il est donc prière ; d'où sa capacité d'unir le culte et la culture.

« Dieu mit l'homme dans le jardin d'Eden pour qu'il le cultive et qu'il le garde » (Gen 2,4). C'est le sens du mot "art" qui signifie "cultiver la terre". La culture, c'est ce qui sort de la terre.

Le ciel donne la vie à la terre, la terre la reçoit et l'homme accomplit. Il fait remonter vers le ciel ce que celui-ci lui a donné. C'est pour cela que l'art peut être "babélique" ou ofrande à Dieu. C'est encore ce que nous rappelle l'histoire de Caïn et Abel. Le fabricant n'aime pas le créateur. L'idole s'oppose à l'icône. Abel le juste offre à Dieu les fruits que la terre lui a donnés. Caïn préfère tout garder pour lui. Il confond le crédit et le credo. C'est toute la différence entre la poésie – faire avec la main (manifestation) pour communiquer l'esprit à la matière – et la technique.

Prier est un acte poétique.

St Jacques nous le rappelle « *Il ne suffit pas d'écouter la Parole de Dieu, il faut la faire* » (Jacques 1,22).

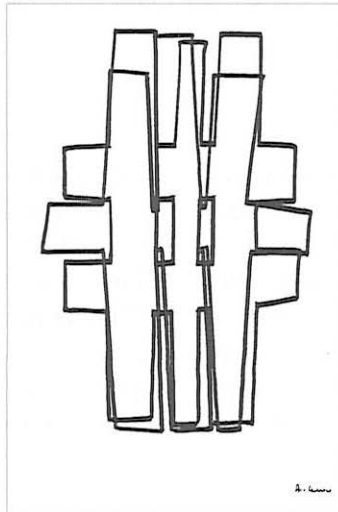
Prier, c'est regarder. « *Je l'avise et il m'avise* », disait au curé d'Ars un de ses paroissiens qui priait toujours en silence. « *Jésus leva les yeux au ciel et rendit grâce* » (Math 14,19).

« *Chaque âme est et devient ce qu'elle regarde* » (Plotin). « *Jésus regarda le jeune homme et il l'aima* » (Marc 10,21).

C'est pour cela que le but de l'art n'est pas de copier la nature.

Il ne serait que la copie d'une copie. Il est le symbole de la quête humaine du vrai moi ; celui qui est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. A travers la forme sensible, l'artiste cherche la forme idéale, celle de Dieu. Celle, par exemple,

que nous découvrons dans le visage d'un Christ roman. Elle est le visage humain de Dieu ou le visage divin de l'homme. C'est la déi-humanité. La forme spirituelle est "formosa", beauté qui devient "gratiosa" ; la "charis" est le charme de la beauté, si bien évoquée dans le cantique des cantiques. C'est ainsi qu'une œuvre d'art peut devenir "speciosa", rayonnement de la beauté. C'est sans doute ce que Dieu révèle à Moïse lorsqu'il lui dit « *Moi, tu ne peux pas me voir*

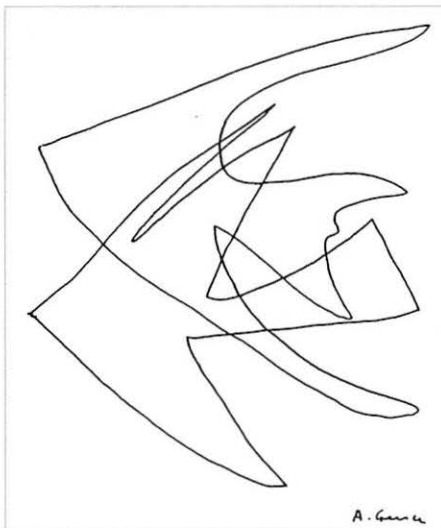




mais tu verras ma gloire » (Ex 33,18). « *Bienheureux les cœurs purs car ils verront Dieu* » (Mat 5,8). « *Ici-bas, nous voyons comme dans un miroir, mais un jour nous verrons face à face* » (I Co 13,8).

Les gnoses des premiers siècles n'étaient qu'une vulgarisation du platonisme. Elles considéraient le corps humain comme le tombeau de l'âme, comme une prison, le moi étant purement spirituel et l'âme céleste s'opposant au corps terrestre. Ce sera l'origine de l'opposition au mystère de l'incarnation.

L'ordonnance du monde est de l'ordre de l'Esprit « *Toute forme reçoit son pourquoi de l'Esprit* » (Plotin). Chaque forme développe tout ce qu'elle implique. Le monde des formes ne réalise pas un programme, il s'in-



vente lui-même. « *Le ciel et la terre racontent la gloire de Dieu* », dit le psalmiste.

Le monde, pour un artiste chrétien, est une morphogenèse spirituelle. Notre vie est esprit. Elle est une activité formatrice irréductible à toutes les analyses. Elle trouve sans chercher. L'artiste comme l'enfant est un troubadour, un trouvère. Il trouve le tout avant les parties. Il laisse la réflexion pour céder la place à la con-

templation.

« *Par ta lumière, nous voyons la lumière* » (Ps 36). Le Père prononce la parole, le Fils l'incarne, l'Esprit Saint la manifeste. C'est le premier mot de la Bible ; c'est aussi le dernier : « *Viens, Seigneur, viens. Que la grâce du Seigneur Jésus soit avec vous tous !* » (Ap 22,21). ■



La vocation poétique de l'homme

par André GENCE

💧 *La transcendance est intérieure*

Pour les cartésiens que nous sommes, n'est réel que ce qui peut s'inscrire dans un ensemble de concepts préconçus.

Heureusement que la réalité est tout autre ! A travers les réalités physiques, c'est le mystère qui nous touche.

« *On creuse l'argile pour qu'elle procure la forme d'un vase* » (Tao-Te-King)

« *Voir l'être dans l'étant* », dirait Heidegger.

On ne peut pas approcher Dieu par des concepts, c'est-à-dire dans le rapport de cause à effet.

« *Tout concept relatif à Dieu est idolâtre*, écrit st Grégoire de Nysse, *c'est un simulacre.* »

On ne peut atteindre Dieu que par saisissement, émerveillement, étonnement et dans une expérience.

Le qualificatif ne peut pas être exprimé par du quantitatif.



On ne peut pas regarder dehors comme on regarde dedans.

On ne peut pas opposer Orient et Occident, Homme et femme, Droite et gauche, Ciel et terre, etc..

L'homme a une double origine, céleste et terrestre.

L'homme ne peut donc pas s'enfermer dans le temps et l'espace, dans des rapports de causalité.

Nos sens sont des fenêtres ouvertes sur l'invisible.

Le monde tel que nous l'envisageons est en fonction de la structure de la conscience humaine.

Les choses ne sont pas telles qu'elles nous apparaissent. Il y a des réalités extérieures objectives, et il y a des réalités intérieures, celles qu'on éprouve : la joie, le plaisir, la souffrance. La liturgie s'adresse d'abord aux sens. C'est par eux qu'elle baigne dans la gloire de Dieu. C'est la fête des sens.

Les sens sont plus proches de Dieu que nos pensées.

« *Mes pensées ne sont pas vos pensées* » (Is. 55,8).

« *Je Te cherchais dehors et tu étais en moi* » (St Augustin).

« *Le corps est la forme spatio-temporelle de l'esprit* » (K.Rahner).

Le corps est l'homme dans sa manière d'être là dans le monde.

Il n'est pas un objet.

Il est le corps que je suis.

Quand je dis "Je",

Je participe à l'Esprit divin.

Je m'exprime en Dieu.

« *Je suis Dieu en Dieu* », dit Maître Eckhar.

Avec St Paul, je peux dire : « *Ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi.* »

Jésus-Christ m'invite à être celui que je dois être : « *À l'image et à la ressemblance de Dieu.* »

C'est pour cela que les sources de la création sont en nous.

C'est ce que nous appelons "les raisons du cœur".



Les mots ne suffisent plus ; c'est pour cela que nous sommes poussés à symboliser pour nous exprimer au-delà des idées, des concepts et des mots.

Il ne s'agit pas de rendre sensible ce qui est abstrait. Il s'agit là d'une métaphore.

Le symbole ne se confond pas avec ce qu'il représente. Il est polysémique.

Il n'est pas une réalité concrète qui nous permettrait d'atteindre par la pensée une essence invisible.

La création poétique nous libère sans nous détacher des réalités visibles.

Elle ne nous détache pas des impressions sensibles, mais elle va au-delà, au fond des choses.

La création nous rend intelligent

Il nous met en mouvement vers l'essentiel.

Dans l'enseignement, il y a confusion.

La symbolisation en art ne sert pas à matérialiser une idée abstraite ou ce qui est intellectuel.

Il n'est pas une écriture.

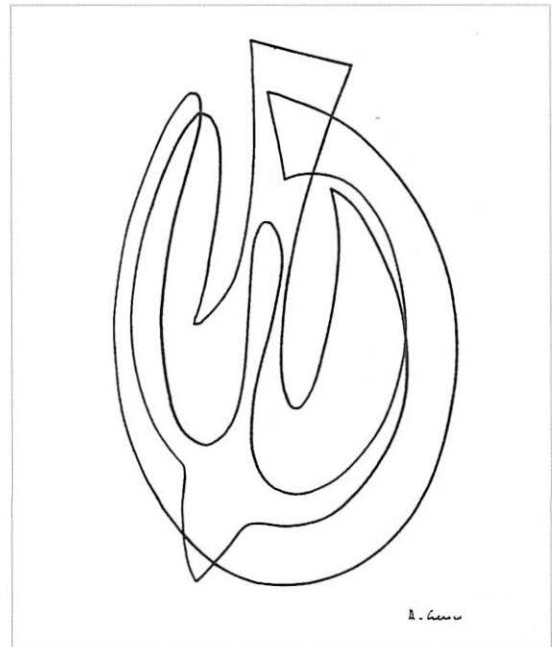
Un acteur n'est pas le symbole du personnage qu'il représente.

Il re-présente.

Il ne rend pas présent.

Le plan de l'architecte n'est pas la maison.

En mathématiques, il n'y a pas de rapport de





cause à effet. Le rapport est arbitraire. Il n'y a pas de symbolisation.

💧 *Symboliser ?*

C'est affirmer qu'il y a dans toute représentation matérielle un au-delà de la matérialité que celle-ci ne peut pas exprimer. (Les godasses de Van Gogh).

Le symbole est révélation de ce qui demeure immatériel dans le sensible.

Il exprime le mystère de l'esprit à travers le sensible.

C'est une épiphanie du mystère.

La Balance n'est pas la justice parce que ce qui n'est pas représenté, c'est la justice, et qu'elle ne peut pas l'être. Elle n'est qu'une évocation allusive.

La fumée n'est pas le feu.

Le symbolisme remonte à l'être

Il est un moyen de création.

Rayonnement du Verbe.

« *Et le Verbe s'est fait chair* ». Il s'est rendu présent.

Il est une forme privilégiée de correspondance.

« *Le symbole est ce qui exprime la correspondance privilégiée entre le ciel et la terre* » (Baudelaire).

« *L'art est une vision directe de la réalité, une révélation de la vérité essentielle du monde* » (H.Bergson)

« *L'art est un anti-destin, dans la mesure où il est un défi au monde sensible qui fait sentir à l'homme ses limites et sa dépendance* » (A.Malraux).

La connaissance pour les sens

Il y a quatre manières de concevoir les objets :

1. Il y a ceux qui se rapportent à notre bien-être. Leur structure est physique.
2. Ceux qui nous procurent une connaissance ; leur structure est logique.
3. Ceux qui sollicitent notre volonté ; leur structure est morale.
4. Ceux qui se rapportent à notre goût ; leur structure est esthétique.

L'éducation s'adresse aux quatre.

La dernière des quatre, qui sollicite notre



goût, la beauté, est celle qui fait l'unité entre notre sensibilité et notre spiritualité.

Ainsi, l'art nous affranchit des passions à condition qu'il ne soit ni moralisant, ni didactique, ni passionné.

Passionnant... oui.

Passionné... non.

L'art nous ordonne au symbole. Sa fonction est d'unir ce qui est séparé.

🔹 L'artiste donne valeur aux choses

Il joue avec les valeurs.

Il valorise.

Il travaille pour la vie.

Si du mot "rythme", il enlève "th", il ne reste que la rime. La poésie se vide.

La rime signifie la quantité, le rythme, la qualité qui globalise.

C'est là toute la différence entre l'art et l'artifice. Séparé de ce qui le fonde, le rythme devient une coquille vide, une apparence.

La vie ne se répète jamais, toute répétition devient infernale.

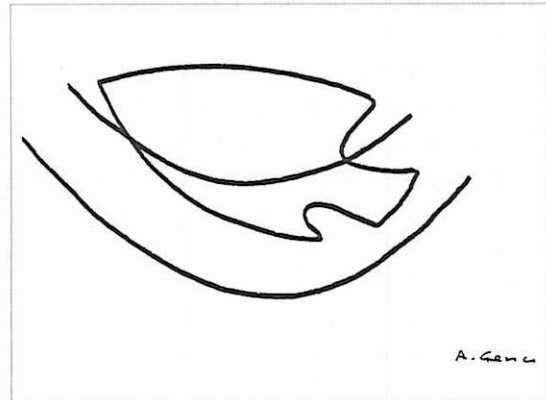
Tout homme cherche l'absolu

S'il le cherche pour dominer et non pour s'incorporer, il ne maîtrise rien, pas même lui-même.

Faire avec art pour atteindre le merveilleux, c'est le but de la vie.

🔹 Les signes de la terre transfigurée

Pour que le Verbe se révèle, il convient de le pétrir de matière. Il faut lui donner une forme qui révèle l'intraduisible ; qui jette un pont



entre le sacré et le profane et qui oriente l'homme.

C'est la fonction du symbole.

Il nous dirige de la périphérie vers le centre.

Il révèle une connaissance par la pénétration du relatif dans l'absolu, du fini dans l'infini, de l'éternité dans le temps.

Grâce à lui, le transcendant s'impose. Il est comparable à la prophétie car, comme elle, il doit affronter le non-transcendant.

À travers le temps historique, il nous fait pénétrer dans le temps mystique où l'homme sort de lui-même.

Sa fonction est de faire communiquer l'humain et le divin.

Il est l'irruption dans ce monde de quelque chose qui n'appartient pas au monde.

Du multiple à l'un, il unifie la création.

Il est à la fois universel et particulier. C'est pour cela que tout en étant dans l'histoire il n'appartient pas à l'histoire.

Il n'explique pas, il implique. Lorsqu'il s'investit dans la pierre ou dans la couleur, il devient silence pour ouvrir le cœur.

Il nous aide à devenir ce que l'on est.

Il nous aide à entrer dans une intériorité qui nous libère de l'égoïsme.

La connaissance devient alors à l'intelligence ce que la sainteté est à la vie intégrale.

Le savoir devient connaissance et la connaissance devient sagesse ; et la sagesse est transformée en art de vivre.

💧 *Il nous est maintenant possible de répondre à nos interrogations sur la transcendance.*

Etymologiquement, elle est un mouvement de traversée, et aussi de montée.

Elle exprime un double effort.

Enjamber le vide de l'intervalle en s'élevant, en sautant, en changeant de niveau.

Les yeux tournés vers les étoiles,

vers le ciel,

c'est le sacré,

ce qu'on ne peut pas toucher.



C'est le nom d'une impossibilité avant d'être un interdit. Ce qu'on appelle l'intouchable.

Elle instaure une séparation qui ouvre vers un ailleurs.

Elle instaure la priorité de l'Autre
Elle est émerveillement, étonnement
Elle n'est pas escalade parce qu'elle est relation.

Elle est l'attente d'une connaissance par l'ignorance qui la sent et la pressent.

C'est ici que commence l'Art

C'est le pré-senti qui devient présent.
L'art commence avec le pressentiment.
En Occident, le savoir confondu avec la connaissance n'est-il pas la sécularisation d'une idolâtrie ?

💧 ***L'idolâtrie, c'est la rupture de la transcendance.***

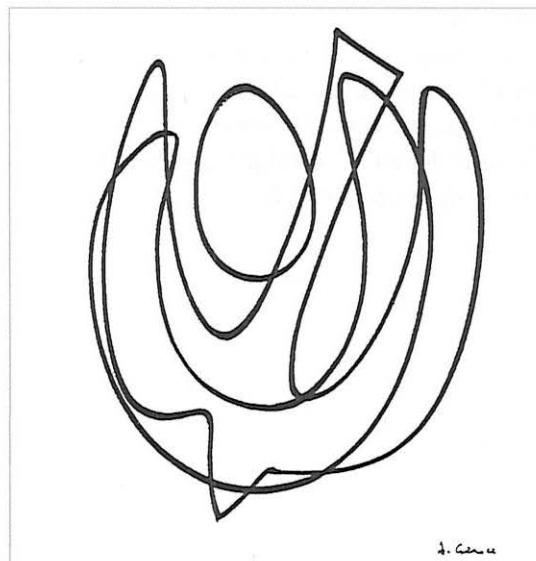
C'est Babel !
C'est la confusion idolâtrique de la hauteur

physique avec la transcendance (métaphysique).

Dans l'émerveillement idolâtrique, l'étonnement n'est que l'aveu de l'ignorance, d'une non-connaissance.

On va de l'idolâtrie à la rationalité et de la rationalité à l'athéisme.

La transcendance idolâtrique est basée sur le concept.



☉ *Se recueillir, se convertir à soi-même est déjà une aspiration au plus haut que soi, à l'intelligence, à l'Un.*

« Il entra en lui-même. »

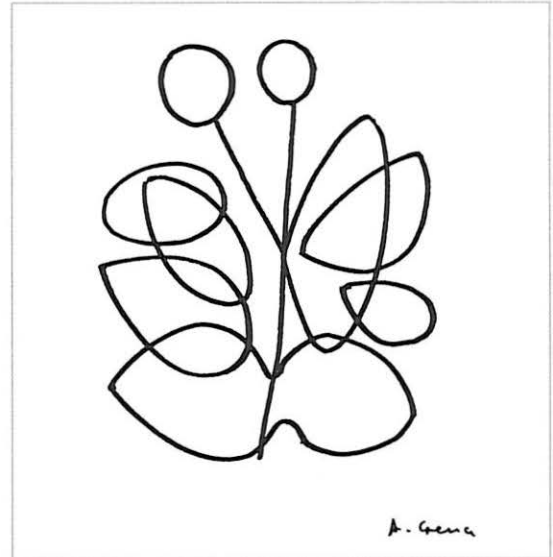
L'homme aspire à l'être.

Dans la connaissance, il y a un rapport à la présence, c'est-à-dire à l'être. La connaissance est par elle-même relation à un autre de la conscience.

« Le visage de l'autre est le lieu originel du sensé » (Emmanuel Lévinas).

Au fond, que cherchons-nous ?

Comme le dit le cantique : « Je cherche le visage du Seigneur ». ■





Poésie et évangélisation

par Marcel PERRIER
Évêque de Pamiers

**Marcel Perrier est un ami
fidèle de la MDF.**

**Savoyard de souche,
il a dernièrement rejoint
Pamiers. Évêque-poète
ou poète évêque ?**

**Ceux qui le connaissent bien
apprécient son œil malicieux,
son esprit contemplatif et ses
deux passions de pasteur et
de jongleur des mots !**

Le langage est peut-être la plus belle invention de l'Homme. Les cordes vocales vibrent sous l'impulsion de la pensée et des sentiments. En face, des oreilles écoutent les sons émis, variés et chantants. Au bout de mystérieuses connexions, le voisin accueille les pensées et les sentiments de l'autre, avant de s'exprimer à son tour. L'écriture fonctionne de la même manière au bout des doigts, à travers les signes que le regard examine.

Écritures et langages prennent des formes variées. Retenons-en une : la poésie. Elle avance dans l'espace et le temps, parfois comme un ruisseau tranquille, d'autres



fois comme un torrent fougueux, ou même comme un long fleuve, en larges alexandrins qui couvrent toute la page.



La poésie naît d'un regard qui observe et d'un cœur qui s'émeut.

*J'ai vu deux petits enfants
Assis sur le même banc
L'un d'eux était né chez nous
Et l'autre à Tizi-Ouzou
Ils dessinaient
La colombe et l'olivier
Ils dessinaient
La colombe de la paix.*

• **Il faut un regard qui observe** les réalités de la vie, car la vie est une œuvre d'art. La décrire c'est la reproduire pour la vision intérieure.

<i>Chamois gris</i>	<i>Marmotte</i>	<i>Edelweiss</i>	<i>Silence</i>
<i>Bondissant</i>	<i>Aux écoutes</i>	<i>Vers ta couronne</i>	<i>De la terre</i>
<i>Des parois de grès</i>	<i>Qui siffle</i>	<i>De reine</i>	<i>Et du ciel</i>
<i>En émoi</i>	<i>Et qui trotte</i>	<i>On se baisse</i>	<i>Du cœur</i>
<i>Disparu</i>	<i>Et qui saute</i>	<i>Pour que naisse</i>	<i>Et de l'esprit</i>
<i>Reparu</i>	<i>En sa grotte</i>	<i>Ta graine</i>	<i>Mystère</i>
<i>Narquois</i>		<i>On te laisse</i>	<i>La Vie...</i>

- Mais pour voir la beauté des choses, **le regard a besoin d'un cœur qui s'émeut.** Quand on aime on voit mieux. Les yeux s'éclairent avec l'émotion. Ainsi, le visage du vieillard devient un beau portrait qui porte les traits d'une belle et longue histoire.

*Ton sourire et tes pleurs ont sculpté ton visage
Et ce regard limpide, apaisé, sans nuage
Qui a su regarder se lever tant d'aurores
Garde en lui des reflets de quelques rayons d'or.*

- Cependant, le regard et le cœur ne peuvent suffire. **Il faut aussi une certaine technique d'expression.**

Des monosyllabes aux alexandrins, la littérature nous propose bien des choix. Les rythmes donnent alors aux mots des sonorités particulières.

Regardons Jonas prenant la fuite pour ne pas aller prophétiser à NINIVE, la grande ville païenne. Les mots sont comme des flashes pris sur le bateau puis dans la baleine.

<i>Les yeux clos</i>	<i>Coquille</i>	<i>Mais le vent</i>	<i>Jonas</i>
<i>Pas un mot</i>	<i>Dans la coque</i>	<i>De tempête</i>	<i>Dans la baleine</i>
<i>Etranger</i>	<i>Ballotté</i>	<i>Hurle</i>	<i>Ruminant</i>
<i>Apeuré</i>	<i>Il chuchote</i>	<i>Comme une bête</i>	<i>Ruminé</i>
<i>Sur les flots</i>	<i>La quille</i>	<i>Bascule</i>	<i>S'enrhume</i>
<i>En bateau</i>	<i>Est sur la flotte</i>	<i>Le prophète</i>	<i>Dans l'écume</i>
<i>Son manteau</i>	<i>La ville</i>	<i>Dans une gueule</i>	<i>Glacée</i>
<i>Sur le dos.</i>	<i>Je m'en moque</i>	<i>Ouverte.</i>	<i>Du cétacé.</i>

L'alexandrin exprimera d'une manière plus longue le désenchantement de l'émigré.



*Moi je suis l'émigré des pays de misère
J'ai quitté mes amis en rêvant au bonheur
J'espérais en partant rencontrer d'autres frères
Je traîne mon balai comme on traîne un malheur.*

- Ainsi, les mots choisis se donnent la main en files plus ou moins longues. Ils sont capables de chanter en harmonie et aussi en dissonance. **Par eux, s'exprime un message.** Tristesse et nostalgie, tendresse et humour, espérance et chansons "voisinent" en poésie comme dans la vie. **La Bible**, cette bibliothèque d'un peuple qui médite durant presque 2000 ans, s'exprime aussi en poèmes et poésie. À travers les signes, les symboles et les chants rythmés, **elle chante** l'espérance qui pousse en avant dans l'attente d'un bonheur pour tous. **La nature elle-même donne un message**, bonne nouvelle pour l'homme. N'est-elle pas le premier livre que Dieu écrit à l'humanité ? La poésie déchiffre et montre le triomphe de la vie en toutes situations, quelle que soit la manière.

ÉTOILES ET SOLEIL

*Toujours vers le couchant
S'en ira le soleil
Mais de l'autre côté
Reparaîtra l'aurore.
Quand le soleil s'éteint
Sitôt brille l'étoile
Sur des fonds noirs ou bleus
Chaque heure a sa clarté.*

FLEUVE ET OCÉAN

*Pour ce fleuve soudain
S'ouvre inattendue
L'aurore
D'un océan doré
Où s'endort le soleil...*



BOURGEONS ET SAISONS

*Le bourgeon vient d'éclore
Après des mois de pause
Et j'ai vu tant d'aurores
Réchauffer tant de roses.*

PETITS LACS DES MONTAGNES

*Miroirs des sommets
Ils vont garder en eux
Au milieu des ténèbres
Les lueurs du couchant
Le reflet des étoiles.
Yeux clairs de la montagne
En attente d'aurore
Ouverts toute la nuit.*

Avec ses rimes et ses rythmes, avec les mots, les images et les symboles, la poésie, à sa manière, **nous raconte en couleurs les mystères de la vie**, une vie qui ne peut pas perdre car Dieu s'y engage avec nous.

*Quand viendra le soir
Regarde le ciel
Tu pourras y voir
Briller l'arc-en-ciel
Le fond de tes yeux
S'illuminera
Aux couleurs des cieux
La vie jaillira.*



La poésie est donc aussi fenêtre ouverte pour accueillir et communiquer l'Évangile.

- J'ai ainsi publié trois livres : "Chaque heure a sa clarté" (12 000 ex), "Reflets" (9 000 ex), "De jour en jour" (5 000 ex). Ils content la **nature et la vie éclairées par ce second regard qu'on appelle la foi**. On peut y retrouver les signes et les valeurs de ce que Jésus appelle le Royaume de Dieu, en ce monde dramatique et magnifique.

*Et j'entendais crier la terre
Comme souvent crient les mères
J'entendais fonctionner
Les centres de torture
On percevait les tympanes
On lavait des cerveaux
On fusillait soudain
L'évêque à son autel
Le père en sa maison
L'étudiant dans la rue.*

*Et j'entendais chanter la terre
Comme souvent chantent les mères
Aux cités d'injustice
On défend l'équité
Aux terres de violences
On porte la tendresse
On a tué des fleurs
Etouffé des bourgeons
Mais rien n'empêchera
Que vienne le printemps.*

- Dans une station de sports d'hiver, prenant mon heure de veille auprès d'un pisteur secouriste, mort à 22 ans, dans une avalanche, j'ai pu longtemps regarder les yeux clos, la bouche fermée, les mains croisées, de ce frère en humanité. C'est seulement dans un **second regard éclairé par l'Évangile** que je pouvais écrire ce testament :



*Lorsque j'arriverai
Au terme du chemin
Ô mes amis
Fermez
Fermez les yeux
Sur mes faux pas
Oubliez-les
Bien vite
Oubliez-les*

*Lorsque seront fermés
Mes deux yeux fatigués
Ô mes amis
Ouvrez
Ouvrez vos yeux
Sur les beautés
De cette terre
Oh oui
Admirez-les*

*Lorsque seront croisées
Mes deux mains dans la mort
Ô mes amis
Tendez
Tendez vos mains
A l'étranger
Au pèlerin
Bien vite
Accueillez-les.*

*Lorsque seront brisées
Ma voix et mes chansons
Ô mes amis
Gardez
Gardez les mots
De l'amitié
Et de l'espoir
Oh oui
Rechantez-les.*

- Certains poèmes sont plus explicites dans **l'annonce de la foi chrétienne**. Ils donnent une **clé de lecture** aux autres textes. Tout n'est pas dit dans chaque poème. Ils s'éclairent les uns les autres.



1) *Jésus abandonné*
Ses amis sont partis
L'un d'entre eux l'a trahi
Avant d'aller se pendre
L'autre l'a renié
Et la foule s'endort
Les juges se préparent
Jésus abandonné.

2) *Jésus accompagné*
Quelques amis sont là
Qui le suivent de près
Pour lui porter sa croix
Essuyer son visage
Soutenir du regard
Le vainqueur de la mort
Jésus accompagné.

3) *Jésus a triomphé*
Quand son corps torturé
Crie son œuvre achevée
Quand ses bras crucifiés
Veulent tout embrasser
Quand son dernier soupir
Est un cri de confiance
Jésus a triomphé.

4) *Jésus ressuscité*
Le serviteur exclu
Du temple et de la ville
Est devenu depuis
Le plus grand rassembleur
Il est ferment de vie
De l'histoire et du monde
Jésus ressuscité.

5) *L'homme est ressuscité*
Des esclaves ont chanté
Des fronts se sont levés
L'espérance a gagné
Et des mains sont tendues
De toutes les couleurs
Pour partager le pain
L'homme est ressuscité.



Ces petits livres m'ont valu un impressionnant courrier. Certains m'adressent leurs œuvres. D'autres se confient, ayant trouvé un "confident humain"! Je me suis rendu compte alors que **le poème n'est pas terminé lorsqu'il est publié**. Les lecteurs le prennent eux-mêmes en charge pour apporter aux mots et aux images leur expérience et leurs sentiments. **Ainsi le lecteur devient lui-même auteur**. Entrer dans une communication au niveau de ce qui vous fait vivre, n'est-ce pas la chance que donne à tous l'expression de chacun ?



Bibliographie

Marcel PERRIER a réuni plusieurs de ses poèmes et paraboles dans plusieurs recueils :

- *Chaque heure a sa clarté*
- *Reflets*
- *De jour en jour...*

Pour tous renseignements :

Père Marcel PERRIER
8 place Mercadal
BP 122
09104 Pamiers Cedex

Peut-on représenter le Christ ?

Présentation
par
Jean-Marie PLOUX

Que se serait-il passé si les partisans de la prohibition des images (en grec : icônes) l'avaient emporté lors de la crise qui secoua le monde chrétien au VIII^e siècle ? Il suffit de comparer l'essor des arts figuratifs dans la chrétienté et dans les civilisations musulmanes pour en avoir une petite idée... Jean Mansour Damascène, arabe chrétien, est né vers 650 à Damas. Parlant l'arabe et le grec, il prit la suite de son père au service du Khalife de Damas. Mais lorsqu'Abd-el-Malik islamisa l'administration, il se retira au monastère Saint-Sabbas de Jérusalem. Il y sera ordonné prêtre et mourra, plus que centenaire, vers 750. Toute sa vie il défendra l'orthodoxie et il prendra vigoureusement parti contre les empereurs byzantins qui, peut-être sous l'influence de l'islam, prétendent interdire toute représentation du Christ et toute image dans le culte.

Au fondement de la position de Jean, il y a deux réalités : une mystique de l'Incarnation et de la divinisation de l'homme et une culture platonicienne qui fait du visible perçu par les sens, une échelle pour saisir l'invisible par l'intelligence. « *Je ne vénère pas la matière, mais je vénère le Créateur de la matière qui, pour moi, est devenu matière [...] et qui me sauve par la matière.* »

Avec Jean, nous retrouvons la position classique sur l'Incompréhensibilité de Dieu. « *Tout d'abord, si c'est l'icône du Dieu invisible que nous faisons, nous serions dans l'erreur, car c'est impossible puisqu'il est sans corps, sans figure, invisible et infini. Si d'autre part nous tenions ces icônes pour des dieux et leur rendions un culte, nous serions des impies.* »¹ ou encore : « *Comment faire l'icône de l'invisible, dessiner ce qui n'a ni quantité ni mesure, ni limite ni forme ? Comment peindre l'incorporel ? Comment figurer le sans-figure ?* »²

« *Mais que nous est-il rappelé mystiquement ? C'est ceci : tant que Dieu est invisible, n'en fais pas l'icône, mais dès lors que tu vois l'incorporel devenu homme, fais l'image de la forme humaine ;*

1. P. 276.

2. P. 281.

lorsque l'invisible devient visible dans la chair, peins la ressemblance de l'invisible. Lorsque ce qui n'a ni quantité ni mesure, ni taille par l'éminence de sa nature, lorsque celui qui étant en forme de Dieu prend la forme d'un esclave et, par cette réduction, assume la quantité, la mesure et les caractères du corps, dessine alors sur ton panneau et propose à la contemplation celui qui a accepté d'être vu. Exprime son indicible condescendance, sa naissance de la Vierge, le baptême dans le Jourdain ; la transfiguration au Thabor, la Passion qui donne l'impassibilité, les miracles, les manifestations de sa nature et de son opération divines accomplies par l'opération de la chair, le tombeau salutaire du Sauveur, l'Ascension au ciel. Illustre alors tout cela en paroles et par la peinture, dans les livres et sur le panneau de bois. »³

« Il n'y a point pour nous d'occasion de chute à faire l'image du Dieu qui s'est incarné, s'est montré dans la chair sur la terre, s'est mêlé aux hommes dans son ineffable bonté et a assumé la nature de la chair, sa densité, sa forme et ses couleurs. De plus, c'est notre désir de voir ses traits. Comme le dit le divin apôtre : "nous voyons à présent en reflet et comme en énigme." (1 Co 13, 12) Or l'icône est bien cela : un reflet, une allusion convenant bien à la densité de notre corps. Car l'esprit a beau s'efforcer, comme le dit le grand Grégoire de Nazianze dans son deuxième sermon sur la théologie, il ne peut aller au delà du corporel. »⁴

3. P. 282.

4. P. 276.

En réalité, il faut distinguer plusieurs niveaux dans l'approche de l'icône :

« L'icône première, sans changement, du Dieu invisible est le Fils du Père, montrant en lui le Père. : *"Personne n'a jamais vu Dieu"* (Jean 1, 18) et : *"Non que personne ait vu le Père"* (Jean 6, 46). Le Fils est l'icône du Père : *"lui qui, dit l'apôtre, est icône du Dieu invisible."* (Col 1, 15) et aux Hébreux : *"lui qui est la splendeur de sa gloire et le caractère de son hypostase, (l'effigie de sa substance, l'expression de son être)"* (Heb 1, 3) »

« *La seconde icône est la pensée en Dieu des choses à être par lui. [...] Pré-déterminé est le mot de Saint-Denys pour les icônes et les modèles des choses à être par lui, sa pensée au sujet de chacune d'elles.*⁵ »

« *Un troisième genre d'icône procède de Dieu par l'imitation ; c'est l'homme. Comment le créé serait-il de la même nature que l'incrédé si ce n'est par imitation ? De même qu'il y a un Dieu, Père intellect, Fils-Verbe et Saint-Esprit, il y a un homme, intellect, verbe et souffle.* »

« *Un quatrième genre d'icône est celui de l'Écriture, remplie de figures et de formes des choses invisibles et incorporelles, signifiées*

5. À la fois : l'idée platonicienne et la vocation des êtres...

*corporellement pour une intellection supra-consciente de Dieu et des anges, parce que nous ne pouvons contempler l'incorporel sans des figures analogiques, comme le dit l'expert des choses divines, Denys l'Aréopagite. »*⁶

(Et puis il y a les figures comme le buisson ardent ou le serpent d'airain, et les symboles comme les douze stèles figurant les douze tribus d'Israël.)

*« Pour résumer, nous pouvons faire l'icône de toutes figures dont nous avons la vision ; nous les saisissons par l'intellect, comme elles ont été vues ; car si, à partir des paroles, il arrive que nous saisissons des figures intellectuellement, inversement, à partir de ce que nous voyons, nous arrivons à une saisie intellectuelle. C'est de la même façon que pour chacun de nos sens, à partir de ce que nous sentons, goûtons ou touchons, par le moyen du verbe, nous parvenons à l'intellection. »*⁷

Saint Jean Damascène
Défense des icônes.

Dans : *La foi orthodoxe*, Trad. d'E. Ponsoye,
Les Editions de l'Ancre, 1966.

6. Pp. 288-289.

7. P. 291.



Luc FERRY

Le sens du beau

Ed. Cercle d'art, 1998.

L'art moderne peut dérouter, tant certaines œuvres semblent se caractériser d'abord par un désir de surprendre voire de provoquer. Comment en est-on arrivé là ? Pourquoi le désir d'innovation a-t-il pris une telle place en Occident et comment se manifeste-t-il aujourd'hui ? Existe-t-il encore des critères qui permettent de dire qu'un objet est beau ? Cet ouvrage de Luc Ferry offre un éclairage intéressant pour essayer d'y voir plus clair. L'auteur est

philosophe et il parcourt les quelques siècles passés pour comprendre ce qui a changé dans le statut de l'œuvre d'art et de l'artiste. Son propos est parfois un peu technique, notamment lorsqu'il évoque les œuvres philosophiques qui ont traité d'esthétique, Boileau, Kant, Hegel ou Nietzsche, mais la démarche est éclairante pour qui s'intéresse aux productions artistiques récentes. De superbes reproductions illustrent par ailleurs le propos de façon convaincante.

De l'imitation à la création

Pourquoi un tel désir de faire du nouveau à tout prix caractérise-t-il les peintres, sculpteurs ou musiciens du vingtième siècle ? Répondre à cette question suppose de prendre la mesure de tous les bouleversements qui interviendront à partir de la Renaissance aussi bien dans le domaine de l'économie, de la politique et de la religion que de l'art. D'infime parcelle située à sa place dans un monde qui le déborde, l'homme prend ses marques et perçoit toute la créativité dont il est porteur. L'histoire n'est plus seulement le déroulement d'un plan préétabli, elle devient le lieu où s'exerce cette liberté nouvellement conquise. C'est le début d'une sécularisation qui laisse à l'homme un grand espace d'autonomie, une autonomie qu'il utilisera en bouleversant peu à peu les techniques de production, les fa-

çons de vivre ou les lois. Un individualisme nouveau voit le jour qui trouvera sa traduction philosophique chez Descartes.

La place et le rôle de l'artiste vont s'en trouver modifiés. Jusqu'au Moyen Âge, l'art était essentiellement une imitation de la nature ou du monde et l'artiste ne jouait qu'un rôle secondaire pour reproduire ce qui était donné. À partir de la Renaissance, le travail propre de l'artiste va être pris en considération et la notion même d'auteur ou de génie individuel voit le jour. Les toiles sont désormais signées et certains peintres ou sculpteurs atteignent à une grande renommée. L'artiste n'est plus intercesseur mais inventeur.

La recherche du nouveau et de l'inédit devient le nouvel horizon des artistes. Il ne s'agit plus seulement de recevoir la tradition et de la prolonger. Il faut désormais la

dépasser, le plus souvent en s'opposant à elle. C'est ce qui permettra quelques siècles plus tard l'éclosion des avant-gardes investies de la mission d'exploration de voies nouvelles. L'innovation devient une véritable tradition au vingtième siècle.

Les critères du beau

Du même coup se pose la question des critères de la beauté. Quand l'œuvre n'était qu'un reflet du monde, sa beauté était celle du monde lui-même et la qualité de l'œuvre ne prêtait pas à discussion. Tout change si l'artiste est considéré lui-même comme un créateur : on va alors devoir se prononcer sur ce qui fait qu'une œuvre peut être dite belle ou non.

Plusieurs réponses ont été données depuis le XVII^e siècle. On peut dire avec certains classiques que

l'œuvre est belle parce qu'elle reflète la structure même de l'univers, les Idées qui président à sa constitution et auxquelles la raison peut avoir accès. Ou encore avec les empiristes ou les matérialistes, on peut estimer que l'œuvre est belle parce qu'elle réjouit nos sens et qu'elle correspond de façon harmonieuse à notre organisme. Dans les deux cas, un jugement esthétique reste possible parce que le monde aussi bien que le corps humain ont une structure commune. Mais déjà à la fin de l'époque classique certains fondent le jugement de beauté sur les sentiments qu'éprouve le spectateur et il devient alors plus difficile de savoir ce qui nous permet de partager un point de vue commun.

Le romantisme poussera plus loin encore cette tendance en donnant une place quasi exclusive au sentiment et à la réaction individuelle de celui qui est pris par le tableau,



le texte ou la musique qu'on lui soumet. Kant devra déployer de grands efforts pour montrer que le jugement individuel peut rejoindre des idées universelles.

Un risque de relativisme généralisé

Une nouvelle étape sera ensuite franchie avec Nietzsche. C'est désormais l'identité même du monde et du sujet qui sont mis en question et donc la possibilité d'un jugement commun en matière d'esthétique. Si chaque époque ou chaque individu développe sa propre perception du monde, n'est-il pas illusoire de vouloir nous rattacher à un monde commun ? Pour Nietzsche cette quête est plutôt la marque de notre faiblesse et de notre peur devant le manque de repère qu'un tel bouleversement représenterait. Il n'y a que des interprétations du monde en fonc-

tion de ce que nous voulons en faire et ces interprétations sont irréductibles les unes aux autres.

C'est ce soupçon qui envahit désormais notre monde. Nous avons hérité des siècles qui nous ont précédés l'idée que chaque artiste devait être le créateur de sa propre vision du monde dans une rupture permanente avec les œuvres passées. Le doute se porte maintenant sur la possibilité même d'un jugement de valeur qui puisse porter sur l'œuvre d'autrui. Si nous n'avons plus de monde commun, faut-il encore chercher ?

Luc Ferry n'accepte pas comme tel ce relativisme généralisé avec l'impossibilité de communiquer qui en apparaît comme la conséquence inéluctable. Comme il l'a déjà fait dans un ouvrage récent (*L'homme-Dieu ou le sens de la vie*), il rappelle la nécessité d'une certaine forme de transcendance

qui permette l'existence d'un monde commun nécessaire pour pouvoir vivre ensemble. Cette transcendance ne peut plus s'imposer de l'extérieur comme elle le faisait auparavant. Il en appelle à une "transcendance dans l'immanence", une transcendance qui serait reconnue à partir de certaines œuvres ou de certains actes exceptionnels qui marquent la gratuité dont l'homme est capable.

On peut discuter des conclusions de Ferry. Il n'en reste pas moins que les analyses de cet ouvrage permettent de comprendre comment ont évolué la place et le rôle de l'artiste dans la société occidentale depuis quelques siècles. C'est un parcours nécessaire si nous voulons réfléchir à ce que l'art peut signifier pour nous aujourd'hui. ■

Présenté par
Nicolas RENARD

Abonnements "Jeunes"

Nous proposons des abonnements promotionnels pour des jeunes de moins de 35 ans non-abonnés au prix de 100 F.

Je souscris un "abonnement jeunes" pour :

NOM _____ Prénom _____

Adresse _____

Age _____ Tél (facultatif) _____

NOM _____ Prénom _____

Adresse _____

Age _____ Tél (facultatif) _____

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "*Lettre aux Communautés*".

Ci-joint un chèque bancaire postal de : _____ F.

A renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MDF - BP 101 - 94170 LE PERREUX/MARNE.